

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

chiffonier de Paris

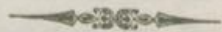
Pyat, Félix

Berlin, 1848

urn:nbn:de:hbz:5:1-22270

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.

No. 349. Deuxième Série (No. 99.)



Le chiffonnier de Paris.

DRAME EN 5 ACTES ET 12 TABLEAUX.

PAR

M. Félix Pyat.

BERLIN, 1848.

Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique.

Pr. 20 Sgr. (16 gGr.)

Répertoire
du
Théâtre français à Berlin.
No. 349. Deuxième Série (No. 99.)

Chez le même Editeur :
Diogène, comédie par **Pyat**.

DRAME EN 5 ACTES ET 12 TABLEAUX.
PAR
M. Félix Pyat.

BERLIN, 1918.
44, W. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique.
P. 20 Bcr. (16 Gr.)

Le chiffonnier de Paris,

DRAME EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE,
(DOUZE TABLEAUX.)

PAR

M. Félix Pyat.

Musique de M. Pilati, Décors de M. Devoir.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 11. Mai 1847.

Distribution de la pièce du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Personnages du Prologue.

JEAN, chiffonnier,	MM. Frédérick-Lemaître.
PIERRE GAROUSSE, idem.	Jemma.
JACQUES DIDIER, garçon de caisse.	Mercier.
Une patrouille de ligne.	

Personnages de la Pièce.

LE PÈRE JEAN, chiffonnier.	MM. Frédérick-Lemaître.
PIERRE GAROUSSE, sous le nom du BARON HOFFMANN (Premier rôle marqué.)	Jemma.
HENRI BERVILLE.	Clarence.
LE COMTE DE FRINLAIR.	L. Déchampt.
LOISEAU, avocat.	Benjamin.
LOURDOIS, journaliste.	Alf. Albert.
GRIPART, négociant.	Nérait.
LAURENT, domestiques du baron Hoffmann, {	Tournan.
LOUIS, {	Grimbert.
UN MAGISTRAT.	Mullin.
UN AGENT DE POLICE.	Saint-Amand.
UN GARÇON DE RESTAURANT.	Henri.
MARIE DIDIER.	Mmes. Clarisse-Miroy.
CLAIRE HOFFMANN, fille du baron Hoffmann	D'Harville.
MADAME POTARD, sage-femme.	Génot.
MAZAGRAN, {	Boutin.
LOUISE, } grisettes, amies de Marie {	Rosette.
PAULINE, } Didier.	Clara.
TURLURETTE, {	Juliette.
ROSINE, femme de chambre de Claire.	Héloïse.
UNE SERVANTE de madame Potard.	Eléonore.
UNE SURVEILLANTE DE SAINT-LAZARE.	Louisa.
Agents de police, gardes municipaux, domestiques, invités.	

La scène se passe de nos jours.

Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle; les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent.

Prologue.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente le quai d'Austerlitz. Au troisième plan, le parapet traversant le théâtre. A gauche, un poteau avec son réverbère; du même côté, un banc en pierre; un autre à droite. Il fait déjà nuit. Lune d'hiver, qui se voile de temps en temps.

Scène I.

PIERRE GAROUSSE, puis JEAN.

Garousse, assis sur le banc à droite, en habits râpés, restes d'opulence, ayant une hotte neuve et une lanterne à côté de lui. Oui, assez de souffrance comme ça... cette misère, cette hotte, ces guenilles... c'est infâme, immonde, impossible. Je ne peux pas m'y faire, après la vie que j'ai menée; je n'en veux plus... mieux vaud la mort!... *(Il se débarrasse de sa hotte et la jette ainsi que son crochet.)*

Jean, en dehors chantant.

Vive le vin!

Vive ce jus divin!

Je veux jusqu'à la fin

Qu'il égaye ma vie...

(Il entre par la gauche le long du parapet, avec un sac au lieu de hotte, coiffé d'un bonnet de police, crotté, mouillé, déchiré, et trébuchant comme un homme ivre qu'il est.)

C'est drôle! on dit qu'un verre de vin soutient! en voilà plus de trente que je bois, et je ne peux pas me tenir; un enfant me jetterait par terre... Je n'ai pas assez bu, c'est sûr.

Garousse. Allons!... finissons!... *(Il monte sur le parapet du quai et va pour se jeter à l'eau.)*

Jean, qui est arrivé jusqu'à lui, le prenant à bras le corps et l'arrêtant. Eh! bien! l'ami, qu'est-ce que c'est? Où vas-tu donc?

Garousse. A l'eau.

Jean. C'est comme ça que tu te liquides... L'homme n'est pas un canard.

Garousse. Laisse-moi, j'ai assez de la vie. J'aime mieux mourir d'un coup, que de faim tous les jours...

Jean. De quoi? de quoi? on ne meurt que de soif... viens boire!

Garousse, se débattant. Non, non, laisse-moi, te dis-je, c'est mon idée, je suis las de souffrir.

Jean, l'arrêtant et l'amenant sur le devant de la scène. La, la! voyons, conte-moi tes peines... Qu'est-ce qui te gêne? la misère, n'est-ce pas?... si ce n'est que ça, je vais te guérir, moi, j'ai la recette... mais ce n'est pas l'eau, d'abord; au contraire, c'est le vin. *(Il chante:)*

A tous les maux c'est le remède, etc

Sois tranquille... il y a de l'espoir encore... tu n'es pas enragé, puisque tu allais te jeter à l'eau; change seulement de liquide, et, si je ne te sauve pas, nous mourrons ensemble.

Garousse, s'asseyant à gauche. Allons, quand il aura fini...

Jean. Quand on a du chagrin, mon cher, il faut délayer ça, il faut boire... mais de l'infusion à douze, de la tisane à Noé, potion calmante! Vois-tu, j'ai passé par là, je m'y connais... Moi aussi, j'étais né pour avoir vingt mille livres de rente, pour me désespérer et me suicider. Eh bien! ... j'ai bu, et j'ai été sauvé. Quand j'ai bu, c'est fini de la misère! je suis plus riche, plus content, plus heureux qu'un marchand de vins en gros! Je vois tout en beau, quoi! tout roses et rubis; mes chiffons deviennent des velours, mes os des ivoires, ma ferraille des lingots, mon sac de toile une hotte d'osier... *(Il se trouve près de la hotte.)* Ah ça! mais, tu as une hotte, toi... Plus que ça de luxe!... une hotte neuve, encore... Aristocrate! Et ça se plaint!... En voilà un gueux, qui a une hotte et qui veut se tuer! Qu'est-ce qu'il faut donc encore à monsieur? de la bougie peut-être pour éclairer sa lanterne, et un crochet de plaqué pour ramasser ses rentes?... et l'hôtel de la Monnaie par-dessus le marché?... Qu'est-ce que je dirai donc, moi qui n'ai qu'un sac... et un sac hors d'âge... La soif m'étrangle, je ne comprends pas qu'on puisse se tuer, et se tuer par l'eau, encore... quand on a le petit blanc, le gros bleu, le trois-six, le casse-gueule, le fil-en-quatre, le Paul Niquet, toutes les consolations de la vie. Va, tu es un ingrat envers le Créateur! Fais comme moi, je te dis, prends le bon parti, bois... bois à crédit, au comptant, comme tu pourras, mais bois toujours, tu ne penseras plus à rien... Moi qui te parle, avec

dix sous d'eau-de-vie dans le ventre, ma chique aux dents, la terre ne peut plus me porter; il n'y a plus de pavé que pour moi... et je n'en ai pas assez, je marche en large d'un bout à l'autre de la rue, je ricoche comme un obus, je suis l'égal d'un boulet... un mur n'est pas mon maître... je coudoierais un fiacre, j'acerocherais un municipal, je renverserais la colonne... Je ne connais plus rien, ni barres, ni bornes, ni chagrin, ni tourment... rien du tout... je vis alors comme j'ai bu, à plein bord, et je chante à tue-tête:

Vive le vin!

Vive ce jus divin!

Garousse. C'est là son suicide, j'aime mieux le mien; chacun son goût; j'aime mieux me noyer que de me souler; laisse-moi mourir! *(Il fait un mouvement vers le parapet.)*

Jean, le retenant. Entêté! mourir! quels principes! Parole d'honneur, il me fait de la peine... mourir; mais c'est défendu... et ton devoir de chrétien?... de citoyen?...

Garousse, vivement et le repoussant avec force. Allons, tu m'ennuies.

Jean, cherchant dans son sac. Ah! monsieur aime mieux se tuer que de se souler!... Pas gêné, l'ami, à votre aise, et tant pis pour vous!... Vous serez traité comme vous le méritez... D'abord, on exposera votre corps à la morgue jusqu'à ce qu'on vienne, ou plutôt qu'on ne vienne pas le réclamer... Et puis, on mettra votre nom dans les journaux avec toutes sortes de réflexions désagréables, et ça sera bien fait. J'ai justement là, dans mon sac, un morceau de journal que je viens de remasser, contre le suicide...

Garousse, à part. Allons, patience jusqu'au bout!

Jean, cherchant dans son sac. Ah! dame! ça raisonne un peu mieux que moi... Attends!... Gargon, le journal!

Garousse, à part. Voyons la morale d'en haut après celle d'en bas!...

Jean, tirant de son sac un morceau de journal. Tiens! *(Il prend la lanterne qui est près du banc et la lui donne.)* Tiens bien ton lustre... et écoute-moi ça... Vois si tu veux mériter un épitaphe dans ce goût-là! *(Il lit.)* «Encore un suicide!...» Mouche-toi, je n'y vois pas... *(Il mouche la mèche de la lanterne et continue de lire.)* «Un jeune homme vient d'être retiré mort de la Seine; une lettre trouvée sur lui prouve que c'est encore un fou qui n'a pu supporter l'obscurité et la misère... Il n'y a pas de plus grand crime

contre la religion et contre la société que le suicide, ce fils de la paresse et de l'orgueil!... Le suicide est pire que l'assassinat, c'est l'assassinat sans danger; l'homme qui le commet est un coupable sans courage; c'est le soldat qui déserte son poste, le marchand de vin, *(Se reprenant.)* non, il n'y a pas de vin... *(Continuant.)* le marchand qui fait banqueroute; c'est tout ce qui est lâche et honteux... et patati, patata. Oui, comme qui dirait le camarade qui ne vide pas son verre... un fainéant, un propre à rien, un maladroit... C'est... ma foi, c'est déchiré... La suite au prochain numéro. Hein? ... qu'en dis-tu?... Comme c'est touché!... *(Il lui donne le journal.)* Qu'as-tu à répondre, mon vieux? Tue-toi maintenant, si tu veux! Hum!... la lecture du journal m'a altéré; moi, je vas boire. Adieu! *(Fausse sortie: il pique un chiffon qui se trouve près du parapet.)*

Garousse, s'asseyant à droite. Ah! c'est ainsi que le monde traite ceux qui veulent bien le débarrasser d'eux, qui préfèrent le suicide au vice ou au crime pour sortir de la misère!

Jean. Dis donc, si tu veux toujours te tuer, je retiens ta hotte: il ne me manque que ça pour enfoncer Crésus. *(Il sort par la droite, en chantant:)*

Vive le vin!

Vive ce jus divin!

Scène II.

GAROUSSE, seul. Avec agitation, tenant le journal et relisant les derniers mots.

«C'est tout ce qui est lâche et honteux!...» *(Se levant.)* Eh bien! non, je ne me tuerai pas... je ne me soulerai pas non plus... non, non, je ne me roulerai pas vivant dans la boue; non, je ne serai pas traîné mort sur la claie des journaux... Si j'y suis, je ferai peur; j'aime mieux faire peur que honte ou pitié... Va donc cette fois pour le suicide, mais le suicide par le bourreau! Oui... malheur, malheur... non plus à moi seulement, mais aussi malheur aux autres!... *(Regardant vers la gauche.)* Quelqu'un!...

Scène III.

GAROUSSE, DIDIER, *garçon de caisse.*

Didier, *entrant avec une sacoche sur son dos et un portefeuille dans sa poche de devant. Je me suis attardé, doublons le pas.*

Garousse, *voyant Didier et allant sur lui. Allons, c'en est fait... De l'argent! de l'argent!... (Il le frappe à la tête d'un coup de crochet.)*

Didier, *tombant à la renverse. Au secours! à moi! (Garousse veut lui prendre la sacoche et le portefeuille, que Didier défend de ses dernières forces et de ses derniers cris.)*

Scène IV.

LES MÊMES, JEAN, *accourant clopin-clopat.*

Jean. Eh bien! qu'est-ce que c'est là-bas? (*Voyant la lutte et jetant son sac pour aller plus vite:*) Ah! brigand! ah! voleur! déshonorer l'état!... Au secours! (*Il veut arrêter Garousse.*)

Garousse, *le prenant au collet. Te tairas-tu, misérable!... (D'un violent effort, il le jette à terre à côté de Didier.)*

Jean. Ah! quelle poigne! quel coup!

Garousse, *emportant la sacoche et les billets du portefeuille qui reste attaché au côté de Didier. Et maintenant, j'ai de quoi vivre, et je vivrai! (Il sort par la gauche.)*

Scène V.

DIDIER, JEAN.

Jean, *se relevant. Bon Dieu, quel coup! quelle poigne! me voilà dégrisé!...*

Didier, *d'une voix mourante. Ma femme! mon enfant!...*

Jean, *allant à lui. Ah! pauvre homme, sa femme, son enfant! ça fend le cœur!... Sois tranquille, va, quelque bonne âme s'en chargera peut-être... moi je ferai du moins ce que je pourrai... Ton nom?*

Didier. Tiens! (*Il lui tend son portefeuille et meurt.*)

Jean, prenant le portefeuille et lisant. « Jacques Didier! ... » (*Voyant Didier mort.*) Et il l'a tué le scélérat, un pauvre diable d'homme du peuple comme lui; est-il Dieu possible que nous nous mangions ainsi les uns les autres?... Nous sommes pires que les loups... Ah! le gueux, c'était bien la peine de l'empêcher de se tuer, pour qu'il en tue un autre!... Mais c'est ma faute aussi, moi, voilà ce que c'est que d'être sou!... je l'aurais laissé se noyer, le brigand... il aurait été si bien à fond; ou du moins j'aurais sauvé l'autre!... j'aurais eu la force, des bras, des jambes... C'est ma faute!... maudit vin!... je ne me soulerai plus... Oh! non; non, je ne boirai plus!... je le jure ici sur le corps de ce pauvre homme!... Ne restons pas là... on ne gagne jamais rien où il y a un mort... Et mon sac!... (*Il cherche son sac et heurte la hotte de Garousse.*) Sa hotte, une hotte toute neuve encore!... Et voler avec ça!... En voilà un gredin qui avait du vice! Si jamais je le retrouve!... (*Il endosse la hotte.*) Il ne méritait pas même le sac, si ce n'est pour le mettre dedans! (*Il met le sac dans la hotte.*) On vient... filons! (*Il souffle la lanterne et sort à droite en courant. Au même instant une patrouille débouche de gauche et, apercevant Jacques Didier, va vers lui.*) — Rideau.

ACTE I.

DEUXIÈME TABLEAU.

Vingt ans après.

Le théâtre représente une chambre et un grenier séparés par un petit palier. Le grenier se trouve élevé du théâtre à la hauteur de deux mètres. Au-dessous est une balustrade où vient finir le grand escalier. Sur le palier, à gauche, un petit escalier qui conduit au grenier. Sur ce même palier, à droite et de plain-pied, une porte donnant dans la chambre de Marie (intérieur très-propre). Dans cette chambre, au fond et au milieu, une fenêtre avec rideaux; à droite, dans le coin, une porte donnant dans un cabinet. Du même côté, en avant, une commode avec une glace et

une image de sainteté; sur la commode, un pot avec sa cuvette, entre deux autres petits pots de fleurs. Au milieu de la chambre, une petite table à ouvrage, une lampe en cuivre allumée, boîte, fil, ciseaux, morceaux d'étoffes, dentelle noire, chaise auprès de la table. A droite de la fenêtre, un poêle avec son tuyau qui aboutit dans le mur. A gauche de la fenêtre, un porte-manteau où sont accrochées plusieurs robes; plus loin, des gravures de modes. A terre, près la porte du cabinet, un réchaud et un panier à charbon. — Dans le grenier, sur le devant, à gauche, une petite table sur laquelle sont posés la lanterne, un chandelier en fer; un bol, un pot à l'eau ébréchés; du même côté, sur le mur, un morceau de glace. Près de la table, un vieux tabouret. A droite, près de la muraille, une vieille chaise; puis la hotte, celle du Prologue, sale, brisée, avec le crochet dedans. Au fond, à gauche, une vieille couverture qui pend et qui cache le lit. Intérieur pauvre, délabré, noir, éclairé seulement par un petit châssis à tabatière. — Nuit de carnaval.

Scène I.

MARIE, seule, simplement vêtue, assise à la table et travaillant à une robe de satin rose, recouverte de dentelles noires. **LE PÈRE JEAN**, seul, couché tout habillé, se trouvant caché par la couverture.

Au lever du rideau on entend sonner une demie.

Marie. Onze heures et demie!... mes yeux, mes mains se lassent; je ne peux plus tenir mon aiguille... je suis tout abattue et je ne sais pourquoi j'ai envie de pleurer! Allons, allons, il faut achever mon ouvrage.. il faut rendre cette robe demain matin de bonne heure.. Mon feu s'éteint, ma lampe baisse... qu'il fait sombre, qu'il fait froid!... Oh! que les morts doivent avoir froid dans la terre!.. Que je suis sotte! ils sont moins mal que les vivants!.. je voudrais être morte, comme mes pauvres parents... Ne suis-je pas seule déjà, comme si j'étais enterrée? et avec ça... travail et misère par-dessus le marché! Quelle robe!.. elle n'en finit pas... Oh! si seulement ma mère était là avec moi, j'aurais encore du courage! Elle me donnait du moins, en m'embrassant matin et soir, la force de travailler, quand je travaillais pour deux, de gagner le pain de la journée, quand nous étions

deux à le manger. Mais depuis que je suis seule sur la terre, je n'ai plus le cœur de vivre... je ne peux pas même achever cette robe aujourd'hui!... Maudit fil qui casse toujours... Au fait, que suis-je et que serai-je? Quel présent et quel avenir! (*Elle reprend une aiguillée de fil.*) De la veille, de la peine dans les moments de presse; la faim, la gêne dans la morte saison; et toujours tout seule! Voilà mon sort!... Oui, oui, toujours le besoin, la fatigue et l'ennui... Ah! je voudrais aller rejoindre ma mère, je voudrais mourir!... (*Pendant ces tristes réflexions, ayant achevé la robe.*) Enfin, la robe est faite, ce n'est pas dommage!... (*Elle pique son aiguille sur sa pelote, quitte son dé et se lève, puis pose la lampe sur la commode et ôte sa robe.*) Voyons, essayons-la pour voir si elle va bien!... (*Elle met sa robe rose et se regarde dans la glace avec un certain contentement, puis avec regret et désir à la fois.*) Heureuse femme qui la portera! le mal pour moi, le plaisir pour pour elle; elle sera fêtée, remarquée avec cette robe!... Cela me va bien aussi... (*Soupirant.*) Mais à quoi bon? à quoi me sert-il d'être jeune et belle?... Pour vivre seule, toujours seule, dans un coin, à l'abandon. Ne serai-je pas toujours pauvre? Aurai-je jamais seulement une pareille robe à moi?... (*Elle se regarde encore.*) C'est singulier, en me regardant, je finirais par le croire... mon miroir le dit... le menteur!... (*Avec complaisance.*) Mais oui, je porterais le satin tout comme une autre!... Que me faudrait il encore avec cette robe?... un beau collier de perles blanches; puis des cheveux à l'anglaise et tressés en couronne par derrière!... Je serais vraiment bien comme ça, puis, quand je serais arrangée ainsi, il me faudrait une voiture à deux chevaux, pour aller en soirée; non, au spectacle; non au bal... (*Elle saute de joie.*) Là, j'aurais des adorateurs qui m'admiraient, qui diraient tout bas: La jolie personne! et moi je passerais sans faire semblant d'entendre, et entendant tout!... Puis un beau jeune homme m'invitera à danser: puis il m'aime, m'épouse, et nous vivons longtemps heureux, heureux!... Oh! que je suis folle!... il y en a pourtant qui ont tous ces bonheurs-là! mais moi, je mourrai sans les connaître. (*Elle entend au dehors les cris, les chants, tous les bruits du carnaval!*) Oh! le bal, le bal masqué que je n'ai jamais vu, la musique, la danse, les amusements des autres! Mais à quoi vais-je penser ce soir? ces chants me font perdre la tête... Non, non tous ces plaisirs ne sont pas faits pour moi. Pour moi, travail, douleur, et puis mourir! (*Elle jette un dernier regard dans la glace et soupire.*)

Scène II.

MARIE, MAZAGRAN, TURLURETTE, PAULINE, LOUISE. *Elles sont déguisées en hussards, débardeurs, etc.*

Mazagran, entrant avec les jeunes filles et surprenant Marie encore habillée devant le miroir. Habillée à cette heure! ... et grande tenue!

Turlurette. Ah! surnoise, on t'y prend!

Pauline. Tu te décides donc à faire comme nous?...

Louise. Tu viens donc avec nous?...

Marie, honteuse. Non, j'essayais cette robe que je finis.

Mazagran. Tu l'as? garde-la...

Pauline. Oui, pour une fois?

Louise. Elle te va bien...

Turlurette. Très-bien!

Mazagran. Un peu montante... c'est égal... viens tout de même...

Marie. Mais elle n'est pas à moi, vous dis-je.

Mazagran. Il y a assez longtemps que tu en fais pour les autres, tu peux bien en porter une aujourd'hui.

Toutes. Oui... oui...

Mazagran. D'ailleurs, c'est dans l'intérêt de la pratique; tu verras mieux les défauts à l'essai.

Pauline. Certainement!

Louise. Elle a raison!...

Turlurette. Sans doute...

Mazagran. Et puis, au diable la gêne!... Tout est permis en carnaval, le carême est assez long. Viens avec nous à l'Opéra!

Marie. A l'Opéra!...

Mazdgran. A l'Opéra! Après le bal... nous souperons à la Maison d'or, c'est ça qui est bon genre! nous mangerons du homard!

Louise. Et des glaces.

Pauline. Et de la tête de veau.

Turlurette. Et des pieds de mouton...

Toutes, entourant Marie. Allons! allons à l'Opéra!

Marie. Ah! ça doit être bien beau, l'Opéra! mais je n'ose...

Mazagran. Qui t'en empêche? Pauvre voisine, tu

meurs d'ennui, nous voulons te distraire; tu ne peux pas toujours travailler, il faut bien rire un peu... Comme nous allons nous amuser... cent musiciens, mille danseurs, le bruit, la foule, le lustre et les rafraîchissements... Allons! cette fois, c'est dit, nous t'emmenons... n'aie pas peur, nous te ramènerons et dans ta robe.

Marie, décidée. Va pour la robe!...

Toutes, avec joie. Allons donc!

Marie. Mais je n'ai pas de coiffure...

Mazagran. Ah! oui, et une femme sans coiffe, soldat sans armes; mais tiens avec le reste de la dentelle nous allons te faire camail; vite, vite, à l'œuvre!

Toutes. A l'œuvre!

Mazagran. Tu vas voir comme nous allons t'expédier ça... en amies! (*Mazagran et les autres, qui médisaient du travail tout à l'heure, se mettent à l'ouvrage avec une merveilleuse activité, et terminent un capuchon de dentelle en un clin d'œil.*)

Marie. Quelle ardeur! Ce que c'est que de travailler pour le plaisir!

Toutes les Grisettes.

AIR: La rilla, fla, fla.

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!

La rilla, fla, fla.

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!

Le bonheur est là.

Pauline, improvisant tout en travaillant.

Napoléon Musard

Et son ami Chicard

Commencent sans retard,

A minuit moins un quart.

Toutes.

Vive l'Opéra! etc.

Louise, même jeu.

Ainsi dépêchons-nous!

Hussards et tourlourous!

Que l'emp'reur dise à tous:

„Je suis content de vous.“

Toutes.

Vive l'Opéra! etc.

Mazagran, même jeu.

Au bal de l'Opéra,

Le jour du mardi gras,

Le dernier des soldats

Meurt et ne se rend pas!

Toutes.

Vive l'Opéra! etc.

(Après le chœur elles se lèvent en disant: Ah! c'est fini!...)

Mazagran, lui mettant le capuchon. Quelle tournure! hein! qu'en dis-tu?... Comme ça lui va!

Toutes. Est-elle gentille!

Mazagran. Tu seras la mieux coiffée du bal... Elle nous enfoncera toutes!...

Marie, étourdie. Ah! que vais-je faire!... je suis folle!...

Mazagran, ouvrant la porte avec un geste militaire. Attention! garde à vous!.. Pas accéléré, arche... (Elles sortent en riant et chantant.)

Vive l'Opéra! etc.

Scène III.

JEAN, grisonnant et propre, réveillé par le chant et allumant sa lanterne.

Oh! oh! le faubourg est en train ce soir. Allons, chiffonniers, amoureux, la nuit est notre journée, à nous, journée de plaisir pour les uns, de peine pour les autres!.. à l'ouvrage! (Prenant sa hotte.) Diable! elle est un peu faite.. elle en demande bientôt une autre.. il y a près de vingt ans qu'elle me sert; oui depuis le jour où j'ai promis à ce pauvre Didier de veiller sur sa fille... Allons travailler. (Entendant chanter encore, il endosse sa hotte et descend de sa mansarde.) Quel sabbat! Ah c'est le mardi gras. Voilà mon domino, à moi.. (Il montre sa hotte. Prêtant l'oreille à la porte de Marie.) Chère petite voisine... elle dort sans doute, car sa journée est finie, quand la mienne commence... (Faisant signe de lui parler.) Bonsoir.. bonsoir... (Il descend le grand escalier à la balustrade.) — Rideau de manœuvre.

TROISIÈME TABLEAU.

Un Cabinet de la Maison dorée.

Au fond, de chaque côté, fenêtres. Au milieu, une cheminée, glaces, pendules, candélabres, garde-feu, chaises devant la che-

minée. A droite, un divan; une porte au premier plan, du même côté. A gauche, une table servie, éclairée par des bougies. Au lever du rideau, Henri est assis près de la cheminée, un journal à la main, Gripart, sur le divan, Lourdois à gauche de la table; Loiseau à droite, le comte de Frinlair au bout.

Scène IV.

HENRI BERVILLE, *mise de bon goût*; **LE COMTE DE FRINLAIR**, *en costume bourgeois, fort élégant*; **LOISEAU, LOURDOIS, GRIPART**, *d'guisés*; **UN GARÇON DE RESTAURANT**.

Loiseau, *appelant*. Garçon, la carte!

Lourdois, *même jeu*. Garçon, du papier!

Gripart, *même jeu*. Garçon, des cartes!

Frinlair, *même jeu*. Garçon, des cigares!

Le Garçon, *est entré*. Voilà, voilà, messieurs! (*Il apporte les objets demandés.*)

Loiseau. Des huîtres, d'abord.

Lourdois, *à Loiseau*. C'est ça!... rédige la carte, et passe moi le reste de la feuille, que je fasse mon journal avec le papier de restaurant.

Loiseau. Lequel de tes journaux fais-tu donc à cette heure?

Lourdois, *prenant du papier que lui passe Loiseau*. Le *Journal des Demoiselles*... J'ai deux articles à faire: l'un sur la modestie, l'autre sur les confitures. Si encore nos dames de chez Musard étaient arrivées, ces collaborateurs-là me donneraient des idées, du moins pour le dernier.

Loiseau. Sur la modestie?

Lourdois. Non, sur les confitures... (*On rit*)

Gripart, *un jeu de cartes en main, et se levant*. En attendant, nous autres, une partie de lansquenet.

Frinlair, *faisant de l'absinthe*. J'aimerais mieux une partie de cheval; il fait nuit, il tombe du verglas; je parie cinquante louis que je vais maintenant de Paris à Saint-Cloud à reculons, en une heure et demie. Henri, pariez-vous?

Henri. Non.

Gripart, *allant à Henri*. Jouez-vous, Henri?

Henri. Non.

Loiseau. Quel vin veux-tu?

Henri. Je n'ai pas soif.

Loiseau. Aimes-tu... le filet? *(Il écrit sur la carte.)*

Henri. Je n'ai pas faim.

Lourdois. Henri, mon bonhomme, qu'as-tu donc?

Henri. Je m'ennuie.

Lourdois. Tu t'ennuies. Ah! bien, alors fais mes articles. C'est homœopathique, ça te guérira; j'en suis à la modestie d'abricot et aux confitures de Ninon... *(On rit.)* aux confitures d'abricot, veux-je dire... diable, je mêle tout ça...

Loiseau. Quelle... marmelade!... *(Il écrit sur la carte. On rit.)* Je ne connais pas d'homme qui ait le plaisir plus triste que cet Henri.

Frinlair, avec intention. Ah! dame! à la veille de se marier, il y a de quoi; vous en savez quelque chose, vous autres maris!

Loiseau. Mais non, je l'ai toujours vu... croûte aux champignons? *(Il écrit sur la carte. On rit.)*

Henri. Que voulez-vous? tous vos bals m'assomment. Ça vous amuse, vous! moi, ça me rend triste comme un bonnet de nuit.

Loiseau. Allons bon! le voilà encore à l'état de Werther!... Il rumine quelque Charlotte.. russe. *(Il écrit sur la carte. On rit.)*

Henri. Oui, bals d'Opéra, bals du monde, tous vrais bazars de femmes et d'hommes à vendre, où les honnêtes filles viennent chercher un mari qu'elles payent, et les autres un amant qui les paye... C'est gai comme une foire...

Loiseau. Soit, mais le souper... Allons, mets-toi à table au moins! Avale ta tristesse!

Henri. Bah! je suis dégoûté de tout... même de tes bons mots... *(Il jette son cigare et se lève.)* Heureusement que je vais me marier, c'est une manière de se suicider! *(Il s'assied à droite de la table.)*

Loiseau. Mais c'est sérieux, parole d'honneur! il va mourir... Garçon! le potage!

Gripart. Et à table! ça fera venir les dames.

Lourdois. Comment? toi si caressé, si mijoté, si bichonné des femmes et de la Providence, qui as tout pour toi, jeunesse et richesse; toi, la clef des cœurs, la fleur des pois... et des fèves... *(Le garçon apporte le potage.)*

Loiseau. Tiens, j'oubliais les légumes! *(On rit.)*

Henri. Eh bien! oui, j'ai tout! et je n'ai rien... J'ai

vécu grandement, richement, c'est vrai, grâce à mon tuteur, qui m'a laissé maître de ma conduite et de mon argent... J'ai couru comme un fou, comme vous tous, après le bonheur, après l'amour!... et je me suis trompé comme vous... j'ai pris le plaisir pour l'un, la volupté pour l'autre... Les femmes, le vin, le jeu, les chevaux, le possible et l'impossible, j'ai tout épuisé, tout... jusqu'au duel, jusqu'à la guerre (je me suis battu avec amis et ennemis à Paris et à Alger)... J'ai vidé le fond du verre, et je n'y ai trouvé enfin qu'amertume et lie, ennui, dégoût, et même, riez si vous voulez, remords!... et tout blasé qu'est ce cœur, j'y sens toujours un vide, un besoin... de Tantale... Oui, j'ai faim, j'ai soif encore de cet amour, de ce bonheur dont je n'ai pu me rassasier!

Loiseau. Garçon! deux rosbiffs pour un! *(On rit.)*

Lourdois. Combien cette tirade-là pour mon journal? .. On écrit ces choses-là tout au plus, mon cher, on ne les parle pas... ici surtout! Vide de cœur... allons donc!... d'estomac... bien!... Qu'est-ce qui a un cœur?... Soif d'amour!... faim de bonheur!... quel poète!... ça se calmera après souper. *(Le garçon sert.)*

Henri. Non, je suis un homme mort; je peux bien manger et boire encore... autant que vous, parbleu! mais je vous le dis, c'est un cadavre qui boit et qui mange; la mort est au cœur... La vie, la seule et vraie vie, c'est l'amour... et l'amour n'est plus pour nous... c'est là notre punition et sa vengeance! Nous ne pouvons plus trouver une femme qui nous donne le bonheur au lieu de nous le vendre, qui nous rende la vie que nous n'avons plus!... Ce n'est pas au bal, du moins; que je trouverai cette femme-là... et c'est pourquoi j'ai le bal triste.

Lourdois. Aussi, fais comme moi; quand j'entre au bal, je laisse toujours mon cœur au bureau avec ma canne, pour les reprendre en sortant.

Loiseau. Et moi, je mets mon cœur dans mon verre, j'aime mieux les vieux vins que les jeunes filles! Garçon, le bordeaux!

Frinlair. L'un n'empêche pas l'autre... ça va bien de front, mais ça ne vaut pas de cheval!... Ah ça, mais vous, monsieur Henri Berville... *(Avec une intention très-marquée.)* est-ce que vous n'aimez pas au moins votre riche fiancée, mademoiselle Claire Hoffmann?... *(Le garçon apporte le bordeaux.)*

Henri. Je l'épouse!... C'est une belle et aimable femme,

sans doute, pour ceux qui veulent, comme vous, comte de Ernlair, les grands airs et la fierté; je conçois, sans le ressentir, l'amour platonique qu'elle vous inspire, dit-on. Oh! ne soyez pas jaloux!... Pour moi, c'est ce que le négociant Gripart appelle un capital; c'est une affaire, ou plutôt c'est une fin; oui, c'est pour en finir que je me marie... Après le mardi gras, le mercredi des cendres! Désormais je ne vivrai plus que pour l'argent... Je vais devenir Hoffmann et compagnie, je serai la compagnie... avec du ventre... j'engraisserai, je traiterai les gens comme des chiffres... je serai électeur, éligible, député, homme à cordons et à bandelettes, décoré et embaumé! Dites, dites sur moi la prière des morts et versez le vin en guise d'eau lustrale; enterrez-moi, mariez-moi!... C'est pour me rendre les derniers devoirs que je vous ai réunis. Buons! buons! à mort! c'est le souper des funérailles antiques, mon dernier souper de garçon!

Tous, trinquant. A ses funérailles!

Scène V.

LES MÊMES, MAZAGRAN, puis MARIE masquée, PAULINE, LOUISE, TURLURETTE.

Tous. Ah! Mazagran! enfin!

Mazagran. A table déjà!... sans nous attendre!... c'est du propre... Entrez, mesdames!... et vite! (*Marie et les jeunes filles entrent, et s'asseyent à table. Mazagran regardant sur la table.*) Les monstres ont déjà avalé le potage!... C'est une horreur! réparons le temps perdu! rattrapons-les avant le champagne. (*Loiseau sur le devant tournant le dos au public, Marie à sa droite faisant face au public; au-dessus Frinlair, Mazagran à sa droite; Lourdois dans le bout, Turlurette à sa droite; puis Gripart, Louise à sa droite; Henri sur le devant tenant le journal.*)

Louise, à Mazagran. J'ai une soif!

Turlurette. J'ai une faim!

Pauline. J'ai soif et faim...

Mazagran. Et moi donc, j'ai les talons dans l'estomac.

Lourdois, à Mazagran. Oui, mange et bois, ma chère, tu as besoin de t'étourdir; décidément ce scélérat d'Henri te trompe, il te quitte.

Mazagran. Il m'aurait bien plus trompée s'il ne m'eût pas quittée. (*On rit.*) Il passe, il trépasse à l'état de

mari, quoi! Je suis veuve, et qui dit veuve, dis libre!... après mon deuil, dans un mois, je me renchaîne... pour un bonheur de trois, six, neuf, à volonté... Passez-moi les cornichons!

Pauline. Trois, six, neuf, c'est un peu long, ma chère!

Louise. Oh! c'est résiliable!

Turlurette. Et sans frais.

Mazagran. Hé! là-bas, Henri, venez donc nous verser à boire. Parce que vous êtes défunt, mon cher, ce n'est pas une raison pour faire mourir les autres de soif! (*Elle passe près d'Henri, qui ne lui répond pas.*) Quel catafalque! ... (*A Marie.*) Qu'est-ce que tu dis de ce souper-là, Marie?...

Marie. Oh! chut, tais-toi, je suis éblouie, étourdie; ces lumières, ce bruit, le bal! Oh! ne m'interroge pas!

Gripart. Quelle est cette belle inconnue?

Loiseau. Elle ne mange pas!

Lourdois. Elle ne boit pas!

Frinlair. Elle ne parle pas! C'est un objet d'art... Ah ça, la belle, pourquoi diable êtes-vous si réservée et si masquée?

Tout le monde, excepté Henri. Oui, oui.

Frinlair. Êtes-vous de marbre, êtes-vous de carton-pierre? ou bien est-ce une surprise, une surprise agréable que vous nous gardez pour le dessert?

Henri. Cette jeune fille est triste sans doute parce qu'elle est au milieu de vos folies, masquée parce que vous êtes découverts, (*Se levant.*) vous, l'homme-cheval, (*On rit.*) vous, Lourdois, gros Silène, (*Même jeu.*) vous, Loiseau, avec vos yeux de satire, (*Idem.*) vous, Gripart, avec vos mains de râteau; parce qu'elle nous voit tous enfin tels que nous sommes, et qu'elle a peur de nous.

Frinlair, se levant. Oh! nous la dresserons bien. Quand on a élevé miss Annette, le rétif ne fait pas peur. (*A Marie qui est restée marquée.*) Voyons ce pied... et ce cou... et cette tête... (*Il lui enlève son masque.*) La vue n'en coûte rien.

Marie, stupéfaite. O mon Dieu! où suis-je? (*Elle se lève et se cache la tête dans ses mains.*)

Henri, à part. Pauvre fille!

Frinlair. C'est pur sang!... parole d'honneur!... C'est beau, c'est fin, c'est neuf, comme Suava, une vraie pouliche de race.

Henri, frappé de la beauté pudique de Marie. Oh! assez,

assez, monsieur le comte, vous vous conduisez ici comme un maquignon.

Frinlair, *allant à gauche et d'un air moqueur. Et vous sans doute comme un chevalier. Voyons donc! (Il veut embrasser Marie, qui recule.)*

Henri, *se rapprochant. Ah! centaure que vous êtes, maltraiter une femme! Mais votre mère n'est donc pas une femme? Laissez cette jeune fille... je vous l'ordonne. (En voulant protéger Marie, il lui déchire la dentelle de sa robe, à partir de la taille jusqu'en bas.)*

Marie. Ah! mon Dieu, qu'ai-je fait!... Pourquoi, pourquoi suis-je venue là? *(Elle se sauve avec horreur.)*

Mazagran, *l'arrêtant. Marie! Marie!*

Marie. Oh! laisse-moi, tu m'as perdue! *(Elle sort.)*

Mazagran. Perdue! pauvre robe! *(On rit.)*

Scène VI.

LES MÊMES, moins MARIE.

Henri, *s'adressant à Frinlair. Ah! vous voilà content! vous voilà fier! vous faites fuir les femmes, monsieur; c'est là tout votre courage, sans doute?*

Frinlair, *à part. Ma vengeance enfin! (A Henri.) Vous allez retirer cette offense, j'espère?*

Henri. Je ne reprends jamais ce que je jette.

Frinlair. C'est donc à moi de le relever comme il convient.

Henri. A votre aise!

Frinlair. Vous savez à quoi vous engagez ces paroles?

Henri. A tout ce qu'il vous plaira.

Frinlair. Soyez donc prêt au jour.

Henri. Quand vous voudrez!

Loiseau, *se levant avec tous les autres. Ah! messieurs, pour une grisette! (Henri prend son manteau et sort.)*

Tous. Oui, oui, pour une grisette!

Mazagran, *un verre de champagne en main, à Pauline qui fume un cigare. A-t-elle du succès!*

Frinlair. Oh! nous n'allons pas finir ça.

Mazagran. Finir! jamais...

Tous. Jamais!

Gripart. Et notre partie?

Loiseau. Et le champagne?

Lourdois. Et mon journal... collaborons.

Tous, chantant et dansant.

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!

La rilla, fla, fla, etc.

(Rideau de manoeuvre.)

QUATRIÈME TABLEAU.

Intérieur du grenier de Jean et de la chambre de Marie.

Même décor qu'au deuxième tableau.

Scène VII.

MADAME POTARD. *Au lever du rideau, on voit madame Potard arrivant sur le palier au haut de l'escalier où se trouve la balustrade; elle frappe, ouvre la porte de la chambre de Marie, entre avec une corbeille enveloppée, puis regarde avec soin.*

Personne! (Elle pénètre dans le cabinet avec la corbeille, et revient les mains vides.) Personne! tant mieux! je garderai tout. (Frappant sur sa poche, puis tâtant, fouillant et s'apercevant qu'elle a perdu quelque chose.) Mon Dieu, j'ai perdu... tout perdu!... Quel malheur!... Oh! non! pas possible! cherchons bien!.. (Elle rentre dans le cabinet, et revient dans la chambre avec angoisse.) Rien là, rien ici, nulle part! vite, vite! courons vite par où j'ai passé. Le paquet sera tombé dans la rue, je le sentais encore tout à l'heure; on l'a peut-être déjà pris!.. Il faut que je le retrouve!... Allons vite!... Quelqu'un! ... (Elle se cache derrière le petit escalier qui conduit chez le père Jean. Marie entre, et madame Potard sort sans être vue.)

Scène VIII.

MARIE, *hors d'elle-même, les cheveux en désordre, la robe déchirée, avec tous les signes d'un complet désespoir.*

Quelle nuit! quel rêve! et quel réveil! où cette maudite robe m'a-t-elle menée? cette robe, cette robe perdue, comment la payer? où prendre l'argent qu'elle coûte? (Elle ôte cette

robe et remet la sienne.) Tout ce que j'ai ne suffirait pas, mon Dieu! un abus de confiance, presque un vol, la prison peut-être! quelle honte! jamais... jamais... plutôt mourir!... D'ailleurs, pourquoi vivre? je sais ce que c'est maintenant. J'ai vu, j'ai vu l'abîme jusqu'au fond!... Oh! ces plaisirs sont des crimes, ces joies des repentirs, ces bonheurs des remords... Dieu merci, j'en suis sortie... Il n'y faut plus rentrer... non, non, je ne veux pas y retomber, y rester comme tant d'autres... Et pourtant j'ai peur, mon Dieu! à côté de l'homme qui m'insultait, celui qui me défendait était si noble et si beau!... Oh! si j'allais céder encore une fois!... Là, le crime, le déshonneur... Ici, pauvreté, désespoir!... ni l'un, ni l'autre... la mort! je mourrai du moins honnête... digne encore d'aller rendre à ma mère l'anneau qu'elle m'a laissé... Allons, c'est fini, je vais la rejoindre là-haut!... Ah! — Un mot d'abord à mon vieux voisin!... *(Elle se place à la petite table et écrit.)* «Adieu, père Jean, je quitte le collier de misère... je ne veux pas prendre celui de la honte... je ne peux plus vivre... je veux mourir... Je vous charge de faire vendre mon pauvre ménage, et avec l'argent de la vente, de payer la robe déchirée et de m'enterrer auprès de ma mère!... MARIE DIDIER.» Allons!... *(Elle sort pour porter la lettre chez le père Jean.)*

Scène IX.

HENRI, entrant, jette un coup d'œil dans l'intérieur de la mansarde et reconnaît la robe posée sur une chaise.

Cette robe!... c'est ici!... Elle est rentrée... je l'ai suivie... et comme malgré moi... Attendons!... *(Il s'assied.)* C'est étrange!... je n'ai jamais eu pareille émotion... Ce n'est pas le duel... j'en ai eu dix!... ce n'est pas l'amour, je n'y crois plus!... Au fait, je suis peut-être meilleur que je ne pense... Dieu le veuille!... Laissons-nous faire!... je ne demande pas mieux!... Allons, voilà mon accès qui me reprend! L'amour au bal masqué!... l'idéal chez Musard!... allons donc!... ce n'est pas dans l'enfer qu'on rencontre les anges! à moins qu'ils n'y viennent sauver les diables!... Non, non, impossible; elle ressemble aux autres, et je suis venu tout bonnement réparer un accroc.

Marie, qu'on a vue pendant ce temps-là entrer chez le

père Jean et remettre la lettre dans le tiroir de la table du chiffonnier, revient chez elle. Avec étonnement. Quelqu'un!

Henri, intimidé lui-même devant cette jeune fille, avec embarras. C'est moi, mademoiselle; je vous ai vue sortir si affligée, si offensée, que je n'ai pu m'empêcher de vous suivre. Je vous prie de vouloir bien recevoir mes excuses et l'indemnité que je vous dois pour la robe déchirée... (*Ici, sur les dernières paroles d'Henri, on voit le père Jean montant et s'arrêtant sur le palier avec sa hotte pleine; il dépose sa lanterne sur les marches du petit escalier, et va derrière ce même escalier cacher des fleurs qu'on lui voit tenir, puis il monte chez lui.*)

Marie, refusant. Je vous remercie, monsieur, vous ne me devez rien, et je vous prie de me quitter.

Henri, laissant une bourse pleine d'or sur la table. Je me retire, mademoiselle.

Marie. Monsieur, monsieur, vous oubliez... (*Elle lui rend la bourse.*)

Henri, la regardant avec une sorte de stupeur, fait comme un violent effort pour la quitter. *A part.* Oh! j'ai peur de battre maintenant... de tuer quelqu'un!... Si je ne meurs pas, je reviendrai! (*Il sort.*)

Scène X.

MARIE, seule, poussant sa porte.

Allons, finissons!

Jean, chez lui, se débarrassant de sa hotte. Faisons mon tri... pendant ce temps-là, mademoiselle Marie se lèvera, et je ne me coucherai pas sans que je lui aie dit bonjour, et qu'elle m'ait dit bonsoir.

Marie, de son côté, fait les préparatifs de son suicide, et, pendant le monologue suivant du père Jean, plie sa robe de bal, écrit sur un petit papier qu'elle attache après la robe avec une épingle, met le verrou, place une serviette à l'endroit de la serrure, roule une jupe qu'elle pose en forme de bourrelet au bas de la porte, ferme hermétiquement la fenêtre et apprête le charbon dans le réchaud; puis elle l'allume, regarde le feu un instant, s'agenouille devant l'image de sainteté entre le rechaud et la porte du cabinet.

Jean, pendant le jeu muet de Marie, renverse sa hotte, pose sa lanterne près des chiffons, et allume sa chandelle, qu'il laisse sur la table. Vidons l'écrin!... vidons le panier aux or-

dures, et faisons l'inventaire de ma nuit!... Voyons si j'ai vraiment fait une grasse journée... si je trouverai quelque chose de bon dans ce résidu de Paris!... C'est peu de chose que Paris vu dans la hotte d'un chiffonnier... Dire que j'ai tout Paris, le monde, là, dans cet osier... Mon Dieu, oui, tout y passe, la feuille de rose et la feuille de papier... tout finit là tôt ou tard... à la hotte!... (*Remuant le tas du pied.*) L'amour, la gloire, la puissance, la richesse, à la hotte! à la hotte!... toutes les épluchures!... tout y vient, tout y tient, tout y tombe... tout est chiffon, baillon, tesson, chausson, guenillon!... Voyons... (*Il s'assied sur le vieux tabouret, entre le tas et la hotte, prend un papier et lit.*) — «Société pour l'exploitation générale des mines d'or de l'Auvergne et des chemins de fer du Pérou.. Baron Hoffmann et Compagnie. Capital social! deux cents millions.. action de cinquante francs...» Chiffon!... — (*Prenant une affiche et lisant.*) Concert du célèbre pianiste Octave Six-Mains, donné au profit des sourds-muets, dans la salle des Menus-Plaisirs.» — (*Prenant une assiette cassée.*) Tesson!... (*Prenant une autre affiche et lisant.*) «Ouverture du grand bal des Quatre-Saisons, avec valses et quadrilles nouveaux.» (*Prenant une savate.*) Chausson!... — (*Piquant un morceau d'uniforme brodé.*) Habits galons!... (*un noeud de boutonnière.*) Ruban! guenillon! (*un rouleau de papier.*) Roman feuilleton!... — (*Prenant une petite brochure et lisant.*) «Discours de réception à l'Académie française...» (*Prenant une perruque.*) Gazon!... — (*Prenant une affiche et lisant.*) «Ordonnance de police. Il est défendu aux chiffonniers d'enlever les affiches...» Quelle vengeance!... — (*Lisant un petit billet.*) «Cher ange, mon sang, ma vie, mon âme, je donnerais tout pour toi...» (*Il s'arrête.*) Ah! il y a un pâté, et qui n'est pas d'encre... (*Le mettant dans la hotte.*) A la hotte! à la hotte!... comme le reste... Et dire que tout cela refera de beau papier à poulet, de belles étoffes à grandes dames, et que ça reviendra là encore, et ainsi de suite, jusqu'à extermination. O folies d'hier... ô superbes rogatons... c'est là votre humiliation! C'est le rendez-vous-général, c'est la fosse commune, c'est la fin du monde... C'est plus que la mort, c'est l'oubli!... Qu'est-ce qui reste après le père Jean, je vous le demande un peu?... Rien, un os, comme celui-là!... (*Il prend l'os.*) Comme c'est nettoyé, disséqué ça; c'était un jambon!... Le maître y a passé, puis le valet, puis peut-être le chien... et moi, après tout le monde. Aussi, il n'y a plus rien... Allons mangeons mon pain sec... (*Il tire un mor-*

ceau de pain de sa poche.) Un morceau de pain à manger et un morceau de journal à lire! les deux nourritures... le repas et la lecture, comme au restaurant. Que veux-tu de plus? Trop heureux chiffonnier, qui trouve son pain dans le fumier et son instruction dans l'ordure! *(Il va à la table, pose son pain, tire un journal de la poche de son tablier et mange, puis se verse de l'eau dans un bol et boit. Il dit.)* «Messieurs les souscripteurs dont l'abonnement expire sont priés...» *(S'arrêtant.)* Ils commencent toujours par là... Mais cela ne me regarde pas, moi; je reçois mon journal gratis... Voyons ce qu'il chante, celui-là. *(Il lit tout bas et finit par s'endormir.)*

Marie, agenouillée près du poêle et déjà alourdie. O ma mère, recevez-moi! ô mon père, reconnaissez-moi! mon Dieu, pardonnez-moi!... *(Écoutant à la porte du cabinet.)* Qu'est-ce que cela? j'ai entendu crier là!... *(Elle se relève, va voir dans le cabinet et en révient avec un enfant.)* Un enfant!... un enfant!... un pauvre enfant, là chez moi!... il vit!... ô ciel!... Qui donc peut ainsi abandonner son enfant?... Il a froid, pauvre petit!... *(Elle le recouvre et le réchauffe.)* Il gémit! ah! c'est le charbon!... De l'air!... de l'air!... *(Elle casse un carreau de la fenêtre, éteint vivement le réchaud avec son pot à l'eau.)* Ah! qu'allais-je faire?... le tuer avec moi!... *(Avec une inspiration subite.)* Oh! je n'avais pas la force de vivre pour moi seule; je vivrai, je vivrai pour lui!... Mon père, ma mère, Dieu lui-même a entendu ma prière... il a voulu empêcher un crime... il a voulu me punir d'avoir osé quitter la vie en me donnant cette charge, ou plutôt me récompenser d'avoir fui le mal en m'envoyant ce bonheur... Merci, mon Dieu, j'accepte! Ah! pauvre enfant, pour toi, je reprends mon cœur et mon courage; pour toi, pour toi seul, je n'ai plus ni désespoir ni fatigue... je passerai les jours et les nuits à travailler. Oui, oui, je me tuerai de travail, s'il le faut... et, si je meurs à la peine, ô mon Dieu!... vous me pardonneriez au moins ce suicide-là!... *(Aussitôt elle se met à l'ouvrage et coud avec ardeur auprès de l'enfant.)*

Jean, se réveillant en sursaut. Ces diables de journaux, ça me fait toujours cet effet-là... Ne disons pas de mal des imprimés... c'est le plus clair de mon bien. Vive la liberté de la presse! *(Il le remet dans la hotte.)* Me voilà à la fin du tas; aux derniers les bons!... j'ai crocheté ce paquet-là, en rentrant, presque à la porte!... *(Il prend les derniers papiers.)* Qu'est-ce que c'est que ça? de quoi?... de quoi?... j'ai la berlue! *(Il rapproche sa lanterne et lit.)* «Banque de France!...

mille francs!.. (*Il compte.*) Un, deux, trois... Ah! mon Dieu! une fortune!.. Dix billets... Dix mille francs!.. Pauvre diable qui les a perdus!.. pas si pauvre!.. Quand on peut perdre comme ça dix mille francs à la fois... Sont-ils bons?... Ils en ont l'air... Ils sont bien laids!.. S'il y a une récompense honnête, j'achèterai une hotte neuve. Allons, serrons-les jusqu'à ce qu'on les réclame.. si on allait me les prendre avant que je les aie rendus?... Ah ça mais, c'est malsain d'avoir des billets de banque, voilà que j'ai la fièvre de peur... de peur qu'on me les prenne. C'est que ça s'est vu.. j'en ai vu prendre bien d'autres au quai d'Austerlitz... Ah! je vais toujours les mettre dans ma table... je me coucherai dessus... je ne dormirai plus!.. (*Il se lève, va vers la table, tire le tiroir, prend un portefeuille.*) Fourrons-les dans le portefeuille de ce pauvre Didier, qui en a tenu tant d'autres jadis.. ils y ont peut-être déjà passé, qui sait! (*Il va pour les remettre dans la table, et voit cette fois la lettre que Marie y a posée.*) Qu'est-ce que cela encore? (*Il lit.*) O ciel! Marie!... folle enfant!... mourir!.. Ne mourez pas, Marie, ne mourez pas!.. Ta mère ne veut pas que tu meures... Attends-moi... attends-moi... nous sommes riches! (*Il sort avec la lettre et les billets.*)

Marie. On vient... si on allait me le reprendre! (*Elle se rapproche maternellement de l'enfant.*)

Jean, enfonçant la porte de Marie, la lettre d'une main et les billets de l'autre, et voyant Marie tenant l'enfant. Un enfant!... elle!... allons!... voilà le reste de la hotte!... Complet!... (*Il tombe sur une chaise, frappé d'étonnement.*) — Rideau.

ACTE II.

CINQUIÈME TABLEAU.

Un salon chez le baron Hoffmann; grande porte au fond, donnant dans un autre salon; de chaque côté guéridon, avec fauteuils. Sur le guéridon de droite tout ce qu'il faut pour écrire, une petite sonnette; sur celui de gauche, un petit coffret. Porte à gauche, premier plan; une autre porte secrète au-dessus; une fenêtre à droite avec draperie. Intérieur splendide.

Scène I.

CLAIRE, LE BARON HOFFMANN, ROSINE,
UN DOMESTIQUE.

Le Baron, à la table de droite, un carnet à la main.
Achevons ces comptes de tutelle.

Claire, très-pâle, prend dans le coffret des cartes qu'elle remet au domestique. Faites porter ces bons de charité pour les pauvres de l'arrondissement; ces vêtements d'enfants pour les crèches, et ces lettres au directeur de la prison de Saint-Lazare... (*Rosine, qui a fini le paquet, sort avec le domestique.*) Oh! je voudrais pouvoir donner tout ce que j'ai!...

Le Baron, toujours assis. Ma fille, vous êtes patronne de Saint-Lazare, commissaire des crèches, dame de charité! C'est bien... mais ce n'est pas assez... il vous manque, vous le savez, d'être madame Henri Berville...

Claire, avec tristesse. Ah! (*Elle soupire.*)

Le Baron. Il faut que ce dernier titre assure tous les autres! il le faut le plus tôt possible... Ce mariage annoncé, publié, traîné depuis trop longtemps... Ces retards me lassent, m'effrayent même... et je commence à m'alarmer d'Henri.

Claire, avec joie. Comment?

Le Baron. Oui, depuis un mois, depuis son dernier duel, (*Claire porte la main à ses yeux.*) Henri est complètement changé; plus de bals, de chevaux, de folies, de dépenses... Il se range. (*A part.*) Ça m'inquiète (*Haut.*) lui qui de sa vie n'a songé au sérieux, pas même à ses affaires; qui, depuis quatre ans qu'il est majeur, n'a pas même vu ses comptes de tutelle, devenir tout à coup un homme d'ordre et de conduite!... Il y a un mystère là-dessous, et ce mystère c'est quelque chose comme l'amour!

Claire, à part, avec une certaine joie. Oh! j'échapperais! (*Haut.*) L'amour! dites-vous?

Le Baron. Oui, j'ai pris des informations; il s'est amouraché d'une ouvrière!

Claire. D'une ouvrière! (*Sa joie disparaît.*)

Le Baron. Ta couturière, je crois. Depuis peu... Ton indifférence, tes lenteurs en sont cause; il faut donc couper court à ce caprice avant qu'il soit devenu passion! Cette fille est d'autant plus dangereuse qu'elle lui résiste...

je le sais. Je connais l'homme et son extravagance ;... Henri, vraiment amoureux, serait capable de tout : il est déjà capable d'ordre !... il faut donc vite opposer le mariage à l'amour !

Claire, à part. Toujours cet odieux mariage !

Rosine, annonçant. La couturière de mademoiselle.

Claire, désirant rompre avec la conversation de son père, vivement. Faites entrer !

Scène II.

LES MÊMES, MARIE.

Marie, avec la timidité de la pauvreté. Elle tient un carton. Mademoiselle, pardon de vous déranger !

Claire, sans se déranger. Entrez, entrez, mademoiselle Marie ! que voulez-vous ?...

Marie. Je vous apporte mon ouvrage.

Claire. Ah ! c'est bien !

Marie, ayant posé son carton. Mademoiselle, je ne sais comment vous dire, vous demander... Tenez, vous avez toujours eu des bontés pour moi ; vous m'avez toujours fait travailler, malgré l'accident de la robe ; c'est ce qui m'encourage à vous demander encore un service à présent.

Claire. Lequel ?

Marie. Voici ma petite note... je vous prie de ne pas me rabattre cette fois le prix de la robe que j'ai gâtée il y a un mois, car j'ai besoin, grand besoin d'argent aujourd'hui. (Elle lui remet un papier.)

Claire, allant à gauche, vers le guéridon au coffret. Soit... mais vous si économe, si rangée, Marie !

Marie. Ah ! c'est que je ne suis pas seule à présent..

Claire. Comment ?

Marie. Oui, mademoiselle, j'ai depuis un mois un petit enfant à ma charge.

Le Baron, à part. Vous !

Claire. Vous !

Marie, avec candeur. Oui, mademoiselle, un enfant que j'ai trouvé, il y a un mois, dans ma chambre, la nuit du douze février. (Claire et le baron, frappés d'étonnement, échan-
gent un regard d'intelligence.)

Le Baron. La nuit du douze février ?

Marie. Oui, monsieur, la nuit du mardi gras dernier, en rentrant du bal, j'ai trouvé chez moi, dans une corbeille

enveloppé d'une serviette dont on avait coupé la marque, un petit enfant que j'ai gardé...

Claire, *semble prête à défaillir.* Ah!

Le Baron. Claire! *(Il va à elle.)*

Marie. Qu'avez-vous, mademoiselle?...

Le Baron. Rien!... Et vous avez gardé cet enfant?

Marie. Oui, monsieur, et il me coûte vingt francs par mois à élever.

Le Baron, *à part.* Chez elle?

Marie. C'est beaucoup pour moi, et j'aurais besoin d'argent aujourd'hui pour payer la nourrice qui m'a rapporté l'enfant et ne veut pas le reprendre sans ça... Je vous prie donc, mademoiselle... si ça ne vous contrarie pas...

Le Baron. Un enfant trouvé chez vous, en sortant du bal! Quel conte nous faites-vous là, mademoiselle!... Allez, vous abusez trop de l'intérêt que nous vous portions, à cause de votre père... mort jadis au service de la maison Berville... Allez élever votre enfant comme vous pourrez; nous ne devons aide et secours qu'au malheur seulement, allez!

Marie. Ah! mademoiselle!

Claire, *suppliant son père.* Mon père!

Le Baron, *à Marie.* Sortez!...

Marie, *remontant vers le fond.* Allons, il me reste l'anneau de ma mère! *(Elle sort.)*

Scène III.

CLAIRE, LE BARON.

Le Baron. Un peu plus de force!... J'ai eu peur un moment...

Claire. J'étouffe; de grâce, entr'ouvrez cette fenêtre...

Le Baron. J'ai cru que vous alliez vous trahir; heureusement j'étais là. *(Il ouvre la fenêtre et revient écrire.)*

Claire. Vous me trompez! vous m'aviez dit qu'il était mort... Et il vit?...

Le Baron, *écrivain.* Peut-être! *(A part.)* Oh! la misérable, elle m'a trompé moi-même. *(Il sonne.)*

Claire, *allant à son père.* Il vit, je veux le voir.

Le Baron. Insensée, y penses-tu?

Claire. Le secourir du moins... *(Entre un domestique.)*

Le Baron. Silence, imprudente! *(Au domestique.)* Vite en voiture, ce mot à son adresse... *(Le domestique sort.)*

A Claire.) Attendons au moins d'être sûrs?... peut-être n'y a-t-il aucun rapport entre les deux affaires?... Quand nous saurons, nous verrons! Quoi qu'il en soit, Claire, ce qu'il faut faire vite, c'est ce mariage qui sauve tout... Il faut maintenant, plus que jamais, que tu épouses Henri Berville.

Claire, pleurant. Mais je le hais!... mon Dieu.

Le Baron. Et moi, je le crains! il le faut!...

Claire. Mais c'est le meurtrier de l'homme que j'aime... mais...

Le Baron. Et qui s'est fait tuer pour une autre femme!

Claire. Ah! pourquoi avez-vous refusé de nous unir?...

Le Baron. Pourquoi?

Claire. Oui, pourquoi?...

Le Baron. Oh! ne le demande pas... ignore-le toujours... Tout ce que tu dois savoir, pauvre enfant, c'est ce mot fatal: nécessité! Quand je te parlai d'Henri pour la première fois, quand tu m'opposas le comte de Frinlair... Dieu m'est témoin que j'aurais voulu te donner le comte, si je l'avais pu... mais c'était impossible.

Claire. Et moi, puis-je donc épouser l'autre? (*Résolument.*) Non! ce mariage est impossible aussi.

Le Baron, bas. Il est indispensable... Il y va de la fortune, de l'honneur, de la vie!...

Claire. Comment?

Le Baron, à voix basse. Oui, de la vie...

Claire. Oh!... mais non, vous me trompez encore... je ne vous crois plus, et je refuse, monsieur!

Le Baron, après hésitation. Eh bien! écoute donc ce que personne ne sait que Dieu et moi, ce que j'aurais voulu cacher à tous, à toi, surtout... à moi-même.

Claire. Je tremble!

Le Baron, sur le devant avec elle. Ecoute, puisque tu le veux, ce secret terrible, ce fatal passé qui engage, qui commande notre avenir!... — Une jeunesse effrénée comme celle d'Henri me jeta jadis de la fortune à la misère... à l'extrême misère... entends-tu... Cette vie-là m'était insupportable après l'autre... et je tombai plus bas encore, en voulant me relever...

Claire. O mon Dieu!

Le Baron. Je me relevai coupable... un crime...

Claire, avec terreur. Assez!

Le Baron. Voilà ma peine! je te fais horreur comme

à moi... Bref, la misère m'avait instruit... avec l'or trouvé dans le sang, j'entrai sous un faux nom chez M. Berville père, qui, ruiné par mon crime, me prit d'abord pour associé... puis pour ami... et enfin pour tuteur de son propre fils. J'espérais alors que le premier crime serait le dernier; mais, hélas! hélas! le crime a sa fertilité!... J'eus besoin de faire de mon pupille, du fils de l'homme que j'avais ruiné, mon propre gendre, de confondre ainsi nos destinées, afin d'empêcher toute poursuite, si jamais j'étais découvert. On peut étouffer les remords, non la crainte. Pour amener mon pupille à mon but, je le laissai aller librement dans le plaisir; je savais par moi-même où cela conduirait...

Claire. Plus d'espoir...

Le Baron. Restait ta volonté, ton amour pour le comte, et le lien maudit de ce funeste amour... et je dus briser ces derniers obstacles comme les autres, te briser le cœur... pauvre enfant!... te sacrifier aussi à la même nécessité... car il fallait, il faut encore, et toujours, que j'aie Henri pour gendre!

Claire. Oh! c'est à mourir!

Le Baron. Dieu lui-même n'a pas voulu l'autre mariage... résigne-toi donc à celui-ci, à ce mariage de salut pour tous deux; car, toi aussi, tu as un secret à cacher, à couvrir du voile nuptial... un secret fatal comme le mien... plus encore, prends bien garde!... car ma victime, à moi, n'est plus, et la tienne vit peut-être!... et le comte... le comte est mort! *(Il va s'asseoir à droite.)*

Claire. O malheureuse!... à toi tout ce que donne l'or, le superflu, le nécessaire, parures et dot, millions en main, diamants au front... tout enfin, hors ton âme... Aime ce que tu hais... bois tes larmes... souris quand ton cœur saigne... sacrifie-toi toute vive au monde... fais-lui un holocauste infâme de tes plus saintes passions!... Heureuse, heureuse la pauvre fille qui sort d'ici... oui, mon Dieu! une mansarde, une robe de bure, le pain du travail, l'humilité et la misère... mais du moins la liberté du cœur! Mon père, je vous obéirai; mais je n'y survivrai pas. *(Elle sort par la gauche.)*

Le Baron, seul. Voilà donc les conséquences d'une première faute!... Ma vie n'est plus qu'un long crime que je recommence toujours et contre tous. C'est la roue éternelle d'Ixion!... Une fois engrené dans cet horrible rouage, il faut y passer corps et âme, tout entier. *(Se levant.)* O fatalité!... solidarité du crime qui pèse sur moi, et jusque sur ma fille!

... Toujours tromper, toujours frapper, toujours marcher les yeux fermés, les bras tendus dans une voie de sang et de larmes, de violence et de ruse, jusqu'au fond de l'enfer!... O fortune, honneur, démons insatiables de victimes; l'homme vous immole les autres d'abord, puis les siens, puis soi-même! ... Quand j'ai préféré le meurtre au suicide, je croyais me sauver, vivre heureux, racheter le mal à force de bien... Misérable insensé! je n'ai point de richesse, car je n'ai point de repos... je n'ai point de famille, car ma fille est ma complice... je n'ai pas la vie, car je n'ai plus rien d'humain, ni cœur ni âme!... car je suis seul comme dans la nuit du tombeau, je suis mort... Oh! le meurtre est le vrai suicide... ce n'est pas l'autre, mon Dieu! c'est moi que j'ai tué!... (*On entend frapper, il va fermer la porte du fond et ouvrir la porte secrète. Madame Potard entre.*)

Scène IV.

LE BARON, MADAME POTARD.

Le Baron, refermant la porte. Ah! vous voilà, madame.

Madame Potard. Oui, monsieur, à vos ordres.

Le Baron, à part. Allons, marche, juif errant du crime!

Madame Potard. Vous m'avez envoyé chercher? Mademoiselle serait-elle indisposée?...

Le Baron. Madame, vous avez manqué à tous vos engagements. Vous aviez promis de faire disparaître l'enfant.

Madame Potard, hésitant. Mais... mais... monsieur...

Le Baron. De le faire disparaître pour toujours.

Madame Potard. Ah! monsieur, pardonnez-moi! j'ai eu tort, je l'avoue. Je n'en ai pas eu la force, mais je l'ai perdu autant que possible, allez en le laissant chez une pauvre fille, où il ne se retrouvera pas... (*Tristement*) pas plus que l'argent que j'ai perdu le même jour.

Le Baron. Capable de tout! si malhonnête, enfin, qu'elle fait même le bien quand elle est convenue de faire le mal!

Madame Potard. Ah! j'en ai été assez punie par la perte des billets.

Le Baron. Je n'en crois rien, et vous allez me les rendre.

Madame Potard. Je ne les ai plus, je ne les ai plus, monsieur!

Le Baron, *comme inspiré*. Et vous les avez vraiment perdus?

Madame Potard, *avec affliction*. Hélas! oui, monsieur, tous les dix.

Le Baron. Eh! bien... je les remplacerai, si vous voulez!

Madame Potard. Comment?

Le Baron. Si vous voulez faire ce que vous n'avez pas fait.

Madame Potard. Mais...

Le Baron. Vous les avez encore?

Madame Potard. Mais non, mais non... je vous jure!

Le Baron. Alors, aimez-vous mieux dix ans de travaux forcés?

Madame Potard, *avec effroi*. Vous savez!

Le Baron. Je sais tout votre passé. Vous avez été condamnée jadis, pour crime de votre métier; vous êtes ici contumace sous un nom de guerre, vous êtes en mon pouvoir! Allons, vite dix mille francs, ou la prison! Voyez;

Madame Potard, *avec hésitation*. Vous le voulez, monsieur... vous m'y forcez... aujourd'hui même, vous me donnerez dix mille francs?

Le Baron. Et tout sera fini cette fois.

Madame Potard. Oui, monsieur.

Le Baron. Et vous quitterez Paris ensuite.

Madame Potard. La France, s'il le faut.

Le Baron, *à part*. Maintenant, à la rivale! (*Haut.*) Allons, venez! (*Il la fait sortir par la porte secrète.*) — Rideau de manœuvre.

SIXIÈME TABLEAU.

Le grenier de Jean et la chambre de Marie.

Même décor qu'au deuxième tableau. Un mois après.

Scène V.

MARIE, *triste, cherchant l'anneau de sa mère dans les tiroirs du sa commode.*

Allons, vite! l'alliance de ma mère... (*Regardant dans*

le cabinet.) Pauvre petit, il dort... *(Cherchant.)* Cette bague dont je n'ai jamais voulu me séparer pour vivre, ni même pour mourir... tout ce qui me reste de ma mère, cet anneau béni, je vais le quitter enfin... le vendre, pour payer le mois de mon enfant.

Scène VI.

MARIE, JEAN.

Jean, *une affiche à la main, frappant à la porte de Marie.* Mam'zelle Marie, mam'zelle Marie.

Marie, *ouvrant.* Ah! c'est vous, père Jean!

Jean, *avec joie entrant.* Mam'zelle, bonne nouvelle! j'ai trouvé la personne aux billets.

Marie. Ah! tant mieux!

Jean. Oui, j'ai relevé ce matin une vieille affiche d'un mois, tenez, *(Lisant.)* «Il a été perdu dans la nuit du mardi gras douze février...» c'est bien ça, vous savez, c'était la nuit de l'enfant. *(Reprenant.)* «Il a été perdu dans la nuit du mardi gras douze février, du boulevard Poissonnière au boulevard Saint-Antoine, dix billets de banque de mille francs. La personne qui les a trouvés est priée de les rapporter rue Saint-Louis, numéro 4, au Marais, à madame Potard, sage-femme, qui donnera une honnête récompense...» Ouf! je vais donc pouvoir les rendre enfin!

Marie. Bon débarras!...

Jean. Je vous en réponds!

Marie, *cherchant dans les tiroirs.* Où donc ai-je mis cette bague?

Jean. Mais tenez, pour être content tout à fait, je voudrais à cette heure vous voir trouver ainsi la personne à l'enfant...

Marie. Ah! par exemple, père Jean, ce n'est pas la même chose...

Jean. Oui, je voudrais vous voir débarrassée de l'enfant comme moi de l'argent...

Marie. Pauvre petit... au fait, il serait peut-être plus heureux!... Mais non, on ne l'a pas perdu, lui, par hasard; et si on l'a abandonné, c'est qu'on ne pouvait pas le garder; allez! il est encore mieux avec moi.

Jean. Tout ça est bel et bon, mais vous avez peut-être encore passé la nuit à travailler pour lui... ça vous tuera...

Marie. Au contraire, père Jean, ça me fait vivre... sans lui je serais morte, vous savez bien.

Jean, avec une brusquerie affectueuse. Allons, bon, c'est lui qui vous rend service!... c'est lui qui se ruine pour vous!... il n'y a pas raison... il vous coûte les yeux de la tête... Où est votre châle neuf?... tous vos pauvres effets y passeront... vous v'là encore en l'air pour lui, je suis sûr... asseyez-vous donc là, que je vous parle un peu... je n'ai pas fini...

Marie, ayant trouvé la bague. Ah! la voilà... Allons, père Jean, voyons! qu'est-ce qu'il y a encore?

Jean, prenant une chaise, ainsi que Marie, et se plaçant au milieu sur le devant. Vous êtes trop bonne, vrai, vous avez tort, mam'zelle! et vous savez le proverbe: Quand on est trop bon, le loup vous mange... Eh bien! vous n'écoutez que votre cœur, vous avez la rage de faire du bien aux autres, vous le faites en cachette comme une brave fille que vous êtes... Et puis, quand on le devine, ça tourne contre vous... Oui, mam'zelle, il faut que je vous le dise enfin: on jase sur cet enfant!

Marie. Eh bien! laissez-les dire, père Jean, coûte que coûte! il vaut encore mieux être honnête que d'en avoir l'air.

Jean, avec embarras. Ce n'est pas tout, mam'zelle... je ne sais s'il faut finir... Je n'ai peut-être pas le droit... (*Mouvement de Marie.*) Oh! ne vous fâchez pas, c'est dans votre intérêt... Avec ça que depuis quelque temps on vous trouve toute rêveuse, et qu'on voit venir ici un jeune homme, un beau jeune homme, qui est sans doute bien honnête et bien retenu avec vous, mam'zelle; mais enfin, l'enfant d'un côté, le jeune homme de l'autre... On ne peut pas empêcher les mauvaises langues de mordre, et je voudrais voir le jeune homme et l'enfant à leur place comme les billets.

Marie. Père Jean, je n'ai rien à craindre, rien à me reprocher. Je n'ai pas cru faire mal en recevant ce jeune homme qui est venu s'excuser après l'accident de la robe. Si j'ai mal fait, je ne le reverrai plus: mais pour l'enfant, père Jean, vous ne pensez pas ce que vous dites.

Jean. Si fait, si fait, mam'zelle, un enfant de malheur qui est de trop comme moi, comme tous les gueux... Des gueux, il n'y a pas besoin d'en garder de la graine... il en poussera toujours assez! Songez donc plus à vous et moins aux autres. Chacun pour soi?

Marie. Ah! père Jean, pouvez-vous parler ainsi? Vous n'avez donc jamais aimé personne au monde? vous n'avez donc jamais eu de parents?... Allez, père Jean, quand on a aimé une vieille mère, on aime les petits enfants... Si vous saviez comme c'est bon d'aimer quelqu'un!... — Mais alors, pourquoi donc vous intéressez-vous à moi... vous?...

Jean, ahuri. Pourquoi?... Pourquoi?...

Marie. Oui, là, pourquoi?

Jean. Pourquoi?... Je vais vous le dire.

Marie. Ah?

Jean. Enfant de Paris, je suis né je ne sais où, je ne sais quand, abandonné, comme l'orphelin que vous avez trouvé... Ma mère, l'inconnue, m'a jeté comme lui, comme tant d'autres, au malheur ou au crime... au hasard, va comme je te pousse!.. Je suis de cette race de meurt-de-faim, qui ont la vie si dure et qui viennent quand même, comment?... pourquoi?... n'importe!.. un champignon, du fumier de Paris, un trognon de la capitale, un des rebuts de la vieille ville, que le temps, ce maître chiffonnier, ramasse dans sa grande hotte... quand il les voit. — Depuis soixante ans, je traîne ainsi, le crochet en main, dans les rues de Paris, que je n'ai jamais quitté, où j'ai toujours vécu, où je ne suis pas mort plutôt, car, on ne peut pas appeler ça vivre, en vérité. Croiriez-vous, mam'zelle Marie, que je n'ai jamais vu la campagne, la verdure, qu'au carreau de la halle, au marché des Innocents!... Je ne sais pas pourquoi je pense à tout cela à cette heure... Ah! c'est pour vous dire que je n'ai jamais connu que les passants et les pavés...

Marie. Pauvre père Jean!.. Comment avez-vous fait pour vivre ainsi?...

Jean. C'est comme je vous le dis, mam'zelle. Enfant, je n'ai vu ni père ni mère; homme, je n'ai eu ni femme ni enfant. Personne ne m'a jamais aimé, je n'ai jamais aimé personne... je n'en avais pas le moyen! Tout le monde ne peut pas se permettre d'avoir une famille... ça coûte cher, voyez-vous?... j'étais trop pauvre pour en avoir une, et je m'en suis privé. Ah! dame! quand je rentrais tout seul dans la baraque, les quatre murs étaient bien grands... et pourtant j'y avais le cœur serré... c'était bien vide, et j'y étouffais... Oui, j'étouffais comme l'ours Martin en cage, et je rugissais parfois comme lui... je m'embêtais carrément... Je me souviens qu'un jour, j'ai souhaité d'être en prison pour n'être pas seul... Ce jour-là, j'avais trente ans!... Jusque là on m'a-

vait appelé Jean tout court... c'était bien assez, pour un homme seul... mais alors on m'appela le Père-Jean; ce nom de père me nuit hors de moi!... je ne pouvais plus vivre ainsi, vous aviez raison... Alors, je pris la chique... (*Se reprenant.*) pardon, mam'zelle... le tabac et l'eau-de-vie, l'eau-de-vie surtout... Voilà des amis, voilà des parents!... ça s'appelle de la consolation... Quand on est seul, on se soûle... ça peuple... on voit double... Je voyais au fond de mon verre toutes mes imaginations: un ménage, des blondins autour de moi, la bourgeoise faisant la soupe et mettre la nappe pour nous tous... Je vivais ainsi, ou plutôt je me tuais le corps et l'âme, mam'zelle; c'est notre manière de nous suicider... vous avez le charbon, et nous le trois-six... j'étais toujours, c'est le mot, ivre-mort! Mais un jour, un grand malheur, la mort d'un homme... dont mon vin fut cause... (on ne peut pas savoir les suites du vin), la mort d'un pauvre père de famille, mam'zelle, que je ne pus empêcher, parce que j'étais soûl, me fit jurer de ne plus boire, de le remplacer, de veiller sur son enfant... (*Avec émotion.*) M'avez-vous vu seulement une fois gris depuis que je suis venu loger près de vous? Autrefois, si j'étais resté un seul jour sans boire, je n'en serais revenu; et maintenant, maintenant ce serait si je restais un jour sans vous voir... Le diable m'emporte, je ne pense plus qu'à mam'zelle Marie... Et je sens là quelque chose de doux et de nouveau que je ne peux pas m'expliquer, mais qui vaut mieux que de boire, allez!

Marie, avec joie. N'est-ce pas?

Jean. Oui, en vous voyant si bonne, travailler autant d'heures qu'il y a de chiffres sur le cadran, soigner votre vieille mère, élever cet enfant... je me suis dit ce que vous disiez toute à l'heure: Il y a donc quelque chose de bon à aimer? Et je me suis mis à vous aimer!... Ah! par exemple, je ne sais pas comment je vous aime... si c'est comme fille, comme sœur, ou autrement... je ne peux pas vous dire... je ne m'y connais pas, vu que je n'ai jamais aimé ni haï personne... Tout ce que je sais, c'est que j'ai l'âge qu'aurait votre père... Eh bien! c'est ça, je vous aime comme ma fille! ... Quand vous m'appellez le père Jean, tout mon pauvre cœur saute dans ma poitrine... Je donnerais une pinte de mon sang pour vous épargner une larme, et je pleurerais toute la vie comme les fontaines de la Concorde pour vous faire sourire un petit moment.

Marie. Une larme!... une larme!...

Jean, *riant et pleurant à la fois*. Oui, chère enfant, une larme, une larme de joie, celle-là; laissez-la couler, laissez ce pauvre cœur qui n'a jamais servi se rattraper de toute sa vie avec vous.. C'est tout plaisir!.. Quand je vous regarde... avec vos beaux yeux si doux, votre joue si rose, votre bouche fleurie, toute votre mine de bouquet, il me semble toujours qu'on me souhaite ma fête!.. Et quand je peux venir là, comme ça, me mettre à vos côtés, pour causer avec vous, vous prendre vos petites mains si blanches, et les serrer, doucement dans les miennes, je suis, je suis heureux, bien heureux, ça me grise!.. Il me semble que, moi aussi, j'ai une famille, un enfant, ma part enfin, la part de bonheur que le bon Dieu nous a donnée à tous en nous donnant un cœur!.. Voilà, voilà, mam'zelle, voilà pourquoi je m'intéresse à vous!

Marie. Mon bon père Jean! *(Elle lui saute au cou et l'embrasse.)*

Jean, *enivré*. Ah!..

Marie. Eh bien! j'aime le petit comme vous m'aimez... et je m'en vais chercher l'argent de la nourrice... *(Apportant l'enfant.)* Tenez, il est réveillé.. N'est-ce pas qu'il est gentil?

Jean. Je n'en dis pas de mal!..

Marie. Tenez, père Jean, pour vous apprendre à gronder, vous allez me le garder un peu. *(Elle lui remet l'enfant.)* Veillez sur lui jusqu'à ce que je rentre. *(Elle sort.)*

Scène VII.

JEAN, *avec un embarras comique*.

Eh! bien, eh! bien, mam'zelle!.. Elle fait de moi ce qu'elle veut... Allons, puisqu'il le faut... Le petit gueux... a-t-il l'œil vif... *(Il va et vient en le berçant.)* Je ne peux pas lui donner à têter... Si je chantaïs pour l'endormir... Ah! oui, mais c'est qu'il y a longtemps que je n'ai chanté... j'ai la voix un peu rouillée. *(Il chante.)* Vive le vin! vive... *(Avec terreur.)* Ah! pas ça! il ne l'apprendra que trop tôt... Do, do, l'enfant do... l'enfant dormira bientôt... En voilà de l'ouvrage! Me voilà père, grand-père même... grand-père Jean! Ah! ah! mon gaillard tape de l'œil... mettons-le tout doucement sur le lit de mam'zelle Marie. *(Il porte l'enfant dans le cabinet et revient.)* Allons là haut fumer une pipe avant qu'elle rentre...

(Il va prendre les fleurs fraîches qu'il a déposées derrière le petit escalier, dans le quatrième tableau, et les met dans les petits pots qui sont sur la commode après avoir ôté les vieilles et sort.) Ah! laissons la porte ouverte; si monsieur crie, je l'entendrai mieux. (Il remonte chez lui.)

Scène VIII.

MADAME POTARD, voilée d'un voile noir épais, entrant et regardant avec précaution.

Elle est sorti. Allons! (Elle va dans le cabinet, repaît et sort, emportant l'enfant.)

Jean, fumant dans sa mansarde, et prêtant l'oreille. Il me semble que j'ai entendu entrer quelqu'un chez mademoiselle Marie; c'est peut-être elle!.. Si elle allait ne pas me trouver à mon poste.. elle me gronderait! (Il redescend avec sa pipe.)

Scène IX.

JEAN (chez Marie), puis **HENRI**.

Jean. Personne!... Diable!... je ne peux pas fumer ici... (Il remet sa pipe dans sa poche. Regardant vers l'escalier.) Quelqu'un!... C'est elle, non, c'est le moderne... (Henri frappe à la porte.) Entrez!

Henri, entrant, à Jean. Mademoiselle Marie n'est pas chez elle?

Jean. Non, monsieur; elle est sorti. Si vous voulez l'attendre, elle ne va pas tarder à rentrer; sinon, je me chargerai de lui dire tout ce que vous voudrez...

Henri, s'asseyant. Je l'attendrai... on est si bien dans cette petite chambre... on y respire je ne sais quel frais parfum de vertu qui calme les sens et retrempe le cœur. C'est là seulement que je trouverais ce que je cherche: le repos dans l'ombre, l'estime dans l'amour, et la sûreté dans le bonheur.

Jean, à part. Allons! ça ne peut pas continuer comme ça, il faut que je lui parle! (Haut.) Vous êtes monsieur Henri Berville? Nous causons de vous ce matin avec mademoiselle Marie!

Henri. Et vous êtes peut-être le père Jean, dont elle m'a parlé aussi ?

Jean. Ah ! elle vous a parlé de moi... chère enfant !

Henri. Oui, souvent... et comme de son meilleur ami.

Jean. Elle n'a pas menti, monsieur, je vous en réponds ; et, tenez... c'est à cause de ça... que je prends la liberté... là... puisque nous sommes tous deux... de vous demander... ce que vous lui voulez.

Henri. Et grâce à ce que je vous reconnais, père Jean, je vais vous répondre. J'ai vu Marie au bal, je l'ai aimée, je me suis battu pour elle, et je l'ai mortellement vengée... je ne peux plus vivre sans elle, et je vais rompre mon mariage...

Jean. Pour l'épouser ?

Henri. Oh ! non... Je l'aime... je suis prêt d'ailleurs à tous les sacrifices... Je veux, père Jean, lui faire un sort... un sort digne, libre, heureux, pour le reste de ses jours.

Jean. Voilà qui est clair... vous voulez... Le roi dit : Nous voulons... Reste à savoir ce que veut mademoiselle Marie.

Henri. Bien entendu ; c'est précisément ça que je viens demander aujourd'hui, pour en finir. Ce que je sais jusqu'ici, c'est qu'elle a refusé, rejeté toutes mes offres, et que depuis un mois que je lui fais la cour, père Jean, je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Visites, présents, lettres, paroles, j'ai tout employé, et le tout pour rien !

Jean. Je la reconnais bien là...

Henri. En voilà donc une qui ne veut pas se vendre, à moins qu'elle ne s'estime plus que je ne lui offre... cela s'est vu.

Jean, avec colère. Ah ! monsieur, vous vous trompez... et, tenez, ne faites pas pis... Vous ne la voulez pas pour femme, vous l'avez dit... vous ne vous mariez pas, vous, quand vous aimez ; vous n'en voulez donc faire qu'un passe-temps, une fille perdue comme les autres ! Allons, jeune homme, un peu de probité !... vous avez des voitures, et nous n'avons pas de souliers ; vous avez des hôtels, et nous n'avons pas de logements ; vous pouvez nourrir dix femmes, et nous n'avons pas de pain tous les jours !... vous avez tout, enfin... et nous n'avons rien !... et vous avez encore besoin de ce qui nous reste, de notre seul et unique bien, notre honneur ! Pas tant d'appétit, s'il vous plaît ! on se mettrait en travers... Il y en a assez d'autres qui ne demandent pas mieux que d'être

à vous... Je sais bien que c'est celle que vous ne pouvez pas avoir que vous voulez... que vous la voulez, misère aidant, pour un jour, un mois, un an... et puis deviens ce que tu peux... Mais ça ne sera pas; non, Marie ne peut être votre femme, elle ne sera pas votre maîtresse! Je vous dis que je ne veux pas... qu'elle ne le veut pas!...

Scène X.

LES MÊMES, MARIE.

Marie. Père Jean! j'ai l'argent, j'ai vendu l'anneau. *(Apercevant Henri.)* Ah! monsieur Henri!

Jean, à part. Allons, je suis de trop... sortons... pour veiller au grain... il dira mieux tout ce qu'il a dans l'âme, et j'écouterai tout... en fumant ma pipe! *(A Henri en sortant.)* Ce qui est dit est dit. *(Il reste sur le palier et écoute.)*

Henri, s'asseyant et prenant les mains de Marie. Je vous attendais, Marie, car il faut que je vous parle sérieusement aujourd'hui et que vous me répondiez de même... le temps presse, un mot... le dernier! Je vous aime, Marie, je vous l'ai déjà dit souvent, comme je n'ai jamais aimé personne, d'un amour qu'on n'éprouve qu'une fois en sa vie, qui change et fixe à jamais le sort d'un homme. Pour vous aimer, Marie, j'ai déjà sacrifié mes goûts, mes plaisirs, vous le savez, et je veux vous sacrifier jusqu'à mon mariage pour être aimé.

Marie, avec étonnement. Ah!

Henri. Je suis franc avec vous, vous devez l'être avec moi; vous m'avez rendu la vie, je veux vivre pour vous, avec vous... Pourrais-je vivre sans vous? De votre réponse dépend donc ma destinée entière et l'avenir de tous deux. Oui, je romprai tout lien pour vous, Marie... Si Marie Didier ne peut être ma femme du moins, je le jure, je n'en épouserai pas d'autre, et ma fortune, ma vie, mon cœur, lui appartiendront désormais... Voilà mes intentions! Quelles sont les vôtres? Parlez!

Marie. Je ne pourrai jamais être à vous, monsieur Henri!

Henri, se levant. Ah! et pourquoi?... Est-ce donc de la haine que je vous inspire?

Marie. Vous ne le pensez pas.

Henri. En aimez-vous un autre plus heureux que moi?

Marie. Oh!

Henri. Pourquoi donc alors?

Marie. Je serai franche comme vous, monsieur Henri, restons-en là pour toujours, vous êtes trop au-dessus de moi... et je ne puis...

Henri. N'achevez pas, je comprends... (*Avec désespoir.*) Allons, elle voudrait plus encore... comme ce vieillard... Oui, je me suis trompé avec elle en ne lui parlant que d'amour et de bonheur. Ce n'est pas assez sans doute de lui sacrifier le passé et l'avenir, de se dévouer tout entier, de renoncer à toute autre affection, à toute autre lien pour elle. Elle a une prétention plus haute; je comprends, je comprends enfin! tant de résistance n'est qu'intérêt et calcul... Tu refuses parce que tu veux être ma femme!...

Marie, avec étonnement. Moi!...

Henri, avec exultation. Oui, peu t'importe le cœur, pourvu que tu aies la main!... le bonheur, pourvu que tu aies le rang! Ah! Marie, pauvre insensée, cette ambition satisfaite ne te vaudra ni plus d'estime ni plus d'amour!

Marie, pleurant. Ah! monsieur Henri, croyez-vous ce que vous dites?

Henri. Je le crois.

Marie, vivement. Vous le croyez!

Henri, ému. Oui, oui.

Marie, avec explosion. Vous le croyez!... Eh bien, je suis à vous, Henri... Et que Dieu me pardonne! ni votre nom, ni votre fortune, Henri, rien de vous que vous-même!... (*Mouvement de Jean qui lâche sa pipe et redouble d'attention.*)

Henri. Que dites-vous, Marie?

Marie. Je dis que je vous aime, que je vous aime pour vous, pour vous seul. Pardon, pardon, mon Dieu, de préférer son amour à mon honneur! (*Elle tombe à genoux et se couvre la figure de ses mains.*)

Henri, la relevant avec enthousiasme. Ah! c'est là ta pensée, noble fille? Eh bien!... non, Marie, il n'en sera pas ainsi; tu seras ma femme, ma femme légitime, entends-tu?... En me donnant tous les droits, tu m'imposes tous les devoirs. Je veux mettre mon cœur à la hauteur du tien... Je t'aimais pour ta beauté, je t'honore pour ta vertu... Non, je n'aurai pas d'autre femme que toi... ange adorable de désintéressement et d'honnêteté; je te rends l'honneur que tu me sacrifies... Moi aussi, je suis tout à toi, maintenant!... fortune de mon père, ce n'est pas assez, le nom même qu'a porté ma mère... tout, tout pour toi..., ô ma fiancée!... A toi donc ces

robes de noces, ces voiles, ces parures, que tu faisais pour l'autre! Oui, à vous, madame, car désormais, je le jure, vous serez la femme d'Henri Berville.

Jean, qui s'est rapproché de la porte et qui entend l'aveu d'Henri, entrant chez Marie avec joie. A la bonne heure! comme ça, je donne mon consentement! Allez chercher celui de vos parents! — La rouerie la meilleure sera toujours l'honnêteté. (Henri lui donne une poignée de main, baise la main de Marie, et sort reconduit par elle.)

Marie, revenant à Jean. Oh! que je suis heureuse! Il me fait croire à ce qu'il dit... il me rend folle! Je vous remercie, Seigneur mon Dieu! Père Jean, que je vous embrasse! ... (Elle l'embrasse, puis regardant vers le cabinet.) Ah! pauvre enfant, l'amour l'a fait oublier! il n'est plus que ma seconde pensée... allons le reporter à la nourrice... (Elle va pour le prendre dans le cabinet et rentre effarée.) Ah! mon enfant! mon enfant! où est mon enfant? Jean! père Jean! mon enfant!

Jean. Comment? (Il entre dans le cabinet.)

Scène XI.

JEAN, MARIE, LE COMMISSAIRE, entrant;
DEUX AGENTS DE POLICE, en bourgeois,
restant sur le palier.

Le Magistrat, à Marie qui va pour suivre Jean dans le cabinet. Marie Didier, vous êtes accusée d'infanticide. (Sur ces dernières paroles, Jean reparait épouvanté.)

Marie. Moi!..

Le Magistrat. On a trouvé votre enfant mort dans le puits de l'impasse.

Marie, poussant un cri. Ah! (Elle tombe à la renverse.)

Jean, se baisant vivement et lui soulevant la tête. (Avec force.) Ma fille!.. (Le magistrat fait signe aux agents d'avancer.) — Rideau.

ACTE III.

SEPTIÈME TABLEAU.

Une Chambre chez madame Potard.

Au fond, à gauche, une fenêtre avec petits rideaux; à droite, la porte d'entrée; au milieu, une petite bibliothèque et une pharmacie, le tout faisant face au public. Latéralement, à gauche, un secrétaire; à droite une cheminée avec du feu. Glace, pendule, flambeaux d'un goût équivoque. Au milieu de la chambre, un guéridon. Chaises.

Scène I.

MADAME POTARD, assise devant la cheminée,
*comptant les dix billets de mille francs que lui
a redonnés le baron.*

Dix, c'est le compte! Ne pardons pas ceux-ci comme les autres... ils me coûtent trop cher!... (*Elle se lève, et va les serrer dans son secrétaire.*) J'ai rêvé araignée cette nuit: ah! si on retrouvait les autres à présent, ça m'en ferait vingt! ... Mille francs de rentes! une fortune! je me retirerais tout de suite... (*On entend sonner.*)

Scène II.

MADAME POTARD, LA SERVANTE, puis **JEAN**.

La Servante, entrant. Madame, quelqu'un vous demande.

Madame Potard. Faites entrer... (*La servante introduit Jean, triste, inquiet.*)

Jean. Madame Potard, sage-femme?

Madame Potard. C'est moi, monsieur.

Jean. Ah! J'aurais à vous causer en particulier. (*Madame Potard fait signe à la servante de s'éloigner. La servante sort. Jean regarde et observe tout à part.*)

Madame Potard. Nous sommes seuls maintenant. Qu'y a-t-il pour votre service?

Jean, lentement. Je ne viens pas vous demander un service, je viens vous en rendre un...

Madame Potard. A moi?

Jean. A vous.

Madame Potard, à part, avec joie. Ah! les billets peut-être?...

Jean. N'avez-vous pas perdu quelque chose?

Madame Potard, avec abondance. Oui, des billets de banque, dix mille francs. Vous les avez trouvés? Rendez-les moi, ils sont à moi!...

Jean. Un instant.

Madame Potard. Vous les avez trouvés, n'est-ce pas?

Jean. Oui, madame.

Madame Potard. Ah! l'araignée! quel bonheur! Voyons?

Jean, tirant les billets du portefeuille de Didier. Voyez!...

Madame Potard, vivement. C'est bien cela... ils sont à moi, monsieur; donnez-les moi...

Jean. Pas si vite!

Madame Potard, même jeu. Ils sont à moi, je vous dis; je les ai bien gagnés... donnez, donnez donc!... Mais je comprends, vous voulez être sûr auparavant... Je les ai perdus la nuit, le 12 février, du boulevard Poissonnière au faubourg Saint-Antoine... comme dit l'affiche. Vous avez dû les trouver dans le faubourg, n'est-ce pas?...

Jean. Précisément.

Madame Potard, tendant la main. Eh bien! alors... Ah! mais, c'est juste... décidément, la joie me fait perdre la tête... j'oubliais... il y a une récompense, une récompense honnête...

Jean. Honnête... je l'espère bien...

Madame Potard, prenant de l'argent dans son secrétaire. Ah! mais dame! pour dix mille francs, vous comprenez qu'on ne peut pas donner gros d'argent comme pour un million.

Jean. Aussi n'est-ce pas de l'argent que je veux...

Madame Potard, avec une joie mêlée d'étonnement. Ah! et que voulez-vous donc?... (Elle remet l'argent dans le tiroir.)

Jean. Je veux savoir comment vous avez eu ces billets.

Madame Potard, étonnée. Comment?

Jean, s'asseyant. Oui, madame Potard; vous m'avez dit comment vous les avez perdus, je veux savoir maintenant comment vous les avez gagnés...

Madame Potard. Mais, monsieur...

Jean. Il n'y a pas de monsieur, ni de madame, je ne vous les rendrai que si vous me le dites... Voyez, c'est à prendre ou à laisser.

Madame Potard, revenue du premier choc, s'asseyant. Mais, monsieur, je les ai gagnés par mon travail... c'est le fruit de mes économies.

Jean. A d'autres! vous avez perdu ces billets, la nuit, faubourg Saint-Antoine, n'est-ce pas?...

Madame Potard. Sans doute.

Jean. Sur les quatre heures du matin?...

Madame Potard. Après?...

Jean. Que faisiez-vous, la nuit, à pareille heure, avec dix mille francs dans votre poche, faubourg Saint-Antoine? Ce n'est pas naturel...

Madame Potard, hésitant. Rien de plus vrai, pourtant, je vous jure... Je revenais... de chez mon notaire.

Jean. A cette heure-là! les boutiques de notaire sont fermées; une sage-femme en court les rues à quatre heures du matin avec des billets de banque plein ses poches... sans motif; il y a de la gabegie, là-dessous... Allons, je veux tout savoir... ou adieu les billets!

Madame Potard, se levant et se fâchant. Ah ça, mais, vous êtes encore drôle, vous!... Je vous trouve étonnant! Ces billets sont à moi: ça ne vous regarde pas... et je saurai bien vous forcer à me les rendre.

Jean. Et moi je saurai bien vous forcer à parler.

Madame Potard. Oui... Eh bien! nous verrons! Je vais aller me plaindre à la police.

Jean, se levant. Et moi, je vais jeter les billets de banque au feu à chaque refus que vous allez faire. (Il se trouve près de la cheminée.)

Madame Potard. Ah! pas de bêtise!

Jean. Je commence: voyons, voulez-vous dire? (Prenant un billet et le jetant au feu.) Un!

Madame Potard, pétrifiée. Mais c'est mille francs, misérable; tu ne sais donc pas ce que c'est?

Jean. Voulez-vous parler?... Deux!... (Madame Potard

se jette avec passion sur le feu, et se brûle les mains pour arracher le billet qui flambe.)

Madame Potard, même jeu. Ah! brigand! Oh! c'est affreux!... tant d'argent! de l'argent du bon Dieu! de l'argent qu'on a tant de peine à gagner!.. Au secours!... au feu!... au voleur!... à l'assassin!.. *(Elle va vers la porte.)*

Jean. Si vous faites encore un pas, un cri, je jette tout le paquet.

Madame Potard, tombant sur une chaise. Oh! j'en mourrai!...

Jean. Voyons, décidez-vous! *(Il va pour jeter le troisième.)*

Madame Potard, avec effort. Arrêtez!...

Jean. Allons donc!

Madame Potard, avec un grand effort. Eh! bien, partageons!

Jean. Non, tout ou rien.

Madame Potard. Tout, dites vous, et tout pour moi?...

Jean. Moins les deux de flambés, bien entendu.

Madame Potard, ravisée. De si bons billets! *(A part.)* Dix mille francs que j'ai pour me taire.. et huit mille que j'aurais pour parler... *(Haut.)* Ah! ça, mais vous, quel intérêt avez-vous donc à savoir ce secret?...

Jean. Ah!.. vous voyez bien qu'il y a un secret.. je tiens à le connaître *(Vivement.)* Allons.. *(Il fait un geste vers le feu.)*

Madame Potard, l'arrêtant du geste. Un moment donc! *(A part.)* Mais que veut-il donc enfin, puisqu'il me rend tout?...

Jean, même jeu. Le secret ou le feu!..

Madame Potard, comme inspirée. Que je suis bête! ... Ah! malin, je comprends le tour, tu veux davantage, cent fois plus.. Tu as raison... au fait! Il faut profiter de l'occasion quand on la tient... Je n'y pensais pas, moi; oui, c'est un coup, un bon coup.. un coup de fortune! Bon! bon! j'y suis... tu veux faire chanter l'autre?

Jean, allongeant sa réponse. Oui!...

Madame Potard. Fallait donc le dire.. Tu tiens au secret qui te rapportera mieux que ça, n'est-ce pas? *(Elle montre les billets.)* Tu me donnes une patte pour avoir l'aile.

Jean. Tu y es!

Madame Potard. Alors, part à deux, je dirai tout...

Jean. D'accord. (*Il remet les billets dans sa poche.*)

Madame Potard. Rien de tel que de s'entendre.

Jean. J'écoute.

Madame Potard, *s'asseyant, fait signe à Jean de s'asseoir.* Expliquons-nous! Ce n'est pas assez de huit mille francs pour céder un secret qui est un trésor, une mine, une fortune... quoi!... Tu vas d'abord me rendre mes huit mille francs, et puis tu partageras avec moi le bénéfice que tu feras.

Jean, *assis.* Convenu.

Madame Potard. On peut avoir confiance?..

Jean. Tu vois si je sais bien monter le coup.

Madame Potard. Oh! pour ça!... tu es honnête?... je veux dire.

Jean. Tu vois par ces cendres que je tiens bien ma parole...

Madame Potard. Tu ne me compromettas pas, enfin?

Jean. Oh! cette idée!

Madame Potard. Alors, ça va, écoute!

Jean. Allez!

Madame Potard. C'est un fier secret, vois-tu! Ah ça! nous sommes bien associés?..

Jean. Mais oui, je le jure!

Madame Potard. Écoute donc: il y a un mois, au carnaval, la nuit du mardi gras, le 12 février dernier, je devais perdre un enfant nouveauté moyennant ces dix billets de mille francs... Il faut bien vivre. Quand j'ai eu les billets, le cœur m'a manqué... j'ai voulu sauver l'enfant... Au tour, je suis suspecte... je portai l'enfant chez une ouvrière que je savais bonne fille, et capable de s'en charger... Je voulais, parole d'honneur, donner quelque chose à cette fille pour sa peine... j'aimais mieux partager que de m'exposer... Mais il n'y a qu'heur et malheur! je ne trouvai pas l'ouvrière et je perdus les billets. Je fus bien forcée alors de laisser l'enfant à la garde de Dieu!

Jean, *lui prenant la main.* Bon cœur! va!

Madame Potard. Trop bon, car c'est en voulant sauver l'enfant que j'ai égaré les billets, et l'on dit qu'un bienfait n'est jamais perdu!...

Jean. Vous voyez bien que non!... mais ce n'est pas tout, le nom des masques de cette nuit de mardi gras?..

Madame Potard, *avec confiance.* Mademoiselle

Claire Hoffmann, fille de M. le baron Hoffmann, est l'accouchée, et Marie Didier est l'ouvrière.

Jean. Voilà ce qui s'appelle parler... mais le reste?..

Madame Potard. Quel reste?

Jean. La fin de l'histoire.

Madame Potard, hésitant. Quelle fin?

Jean. L'enfant que vous avez sauvé, il y a un mois, a été tué aujourd'hui...

Madame Potard. Chut!...

Jean. Allons, vous en avez fait un ange!

Madame Potard. Plus bas, malheureux!...

Jean. Et maintenant, la preuve de tout cela?

Madame Potard. La preuve?...

Jean. Oui, la preuve... je ne puis rien faire sans preuve.

Madame Potard. C'est juste.

Jean. Il m'en faut une, et une bonne, pour agir.

Madame Potard. C'est très-juste. *(Prenant une lettre dans le secrétaire.)* Voilà!

Jean, toujours assis, lisant: « 12 février. Madame, je ne sais quelles conventions on a pu faire avec vous, touchant le dépôt qui vous a été confié... mais si, par malheur, vous aviez quelque intérêt à le perdre, vous en avez encore plus, je vous jure, à le conserver! Veuillez donc, je vous prie, le garder avec un soin religieux, maternel, jusqu'à ce qu'on le réclame; vous en serez récompensée. C. H. » *(Lui montrant les initiales.)*

Madame Potard. Claire Hoffmann.

Jean. C'est la fille du baron?... *(Répétant les noms.)* Claire Hoffmann.

Madame Potard. Hein! quelle musique!...

Jean, lui donnant les billets. C'est bien, voilà vos billets, comptez! *(Il met la lettre dans le portefeuille, puis le portefeuille dans sa poche, et se lève.)*

Madame Potard, ayant compté les billets. — Avec regret. Huit! *(Retenant vivement Jean par le pan de l'habit.)* Mais cette lettre vaut mille fois plus... et pour huit mille francs seulement, ce serait donné pour rien, n'est-ce pas?

Jean. Pour rien du tout, au prix de ce que j'en aurai. *(Il remonte vers le fond.)*

Madame Potard, le retenant. Ah ça!... c'est bien convenu, n'est-ce pas?... moitié... moitié partout...

Jean, *lui prenant les mains.* C'est dit; soyez tranquille, je vous garde votre part dans l'affaire.

Madame Potard. Et à bientôt, car il faut que je parte...

Jean. A bientôt! madame Potard, à bientôt! (*Il sort.*)

Madame Potard, *seule, recomptant les billets.* Quand même l'affaire ne réussirait pas... huit et dix font dix-huit... à cinq pour cent, neuf cents livres de rentes!... Avec ça on peut vivre... Je vends mon fonds par-dessus le marché, et je me retire à la campagne... le plus loin possible de la préfecture... (*Mettant les billets dans son secrétaire.*) Paris n'est pas sain... à Montrouge, et j'épouse le brigadier de la gendarmerie... c'est le plan! Le baron s'arrangera comme il pourra. (*Elle ferme le secrétaire et sort.*) — Rideau de manœuvre.

HUITIÈME TABLEAU.

Intérieur d'une salle à manger splendide chez le baron Hoffmann. Grande porte au fond; à droite et à gauche, deuxième plan, portières. Au premier plan, de chaque côté, étagère chargée de bouteilles et de fruits. Au milieu de la salle, une table somptueusement couverte de plats, de bouteilles et de verres de tout genre. Chaises et lustre.

Scène III.

LE BARON, puis **LAURENT**, puis **CLAIRE**.

Le Baron, *entrant de gauche.* Sept heures... et personne...

Laurent, *entrant du fond et lui présentant une lettre.* Une lettre de M. Henri Berville.

Le Baron, *après avoir lu.* Ils ne viendront pas? (*Claire entre de droite. A Laurent.*) Laissez-nous! (*Laurent sort. — A Claire.*) Henri, que nous attendions avec son notaire, ne viendra pas; j'avais bien raison de m'inquiéter... Voici sa lettre... il veut rompre, rompre tout à fait, et demande enfin ses comptes de tutelle. Maintenant c'est lui qui refuse. Il est dit que ce fatal mariage s'enrayera toujours!... Heureusement qu'Henri est ruinée... et l'ouvrière arrêtée!...

Claire. Arrêtée... Pourquoi?

Le Baron. Son enfant n'est plus!

Claire. Ah! (*Elle s'affaisse.*)

Le Baron, la soutenant. Quelle pâleur!... Si elle allait mourir! mourir au moment du salut!

Claire, revenant à elle. Et vous osez l'accuser... oh! c'est trop, monsieur!

Le Baron. Je la sauverai, je la sauverai... rassure-toi! Nous ne pouvons plus nous arrêter qu'au but... qu'à ton mariage, tu le sais.

Claire. Oh! pourrai-je aller jusque-là?... j'y perdrai la raison, sinon la vie... je n'ai plus ni volonté, ni force... plus rien que la conscience... je ne sens plus que la douleur dont je suis la proie fatale... Si vous cachez nos crimes aux autres, je ne peux les cacher à moi-même... moi, mon Dieu, je peux étouffer la crainte, et non le remords.

Le Baron. Calme-toi, te dis-je... je la sauverai... C'était le seul moyen; hélas! je ne pouvais pas choisir!... il faut maintenant la convaincre... il le faut pour lui enlever Henri, pour notre fortune, notre honneur, pour votre vie, tu sais; pour la sienne aussi... car je ne peux la sauver qu'à près nous.

Claire. Oh! j'en mourrai... j'en mourrai...

Laurent, rentrant. Un homme est là, qui demande à vous parler.

Le Baron. Je n'y suis pas... (*Laurent sort.*)... Achevons... répondons à Henri qu'il est ruiné et qu'elle est flétrie... Honte et misère, il n'y a pas d'amour qui tienne contre ces deux remèdes-là: donc plus d'angoisses! Le mariage se fera, il est fait.

Laurent, revenant. Cet homme demande à vous parler de la part de madame Potard.

Le Baron, à part. Qu'est-ce donc? (*Haut.*) Qu'il entre!...

Claire. Qu'est-ce que cela?

Le Baron. Retire-toi, je vais voir... (*Elle sort.*)

Scène IV.

LE BARON, JEAN, LAURENT.

Jean, il entre tout en sueur, presque de force, par la porte du fond, et voit sortir Claire par la portière de droite.
Monsieur le baron Hoffmann?

Le Baron. C'est moi.

Jean. J'ai à vous dire un mot à l'oreille...

Le Baron. Laurent, sortez! (*Laurent sort.*)

Scène V.

LE BARON, JEAN.

Jean, à part. De la prudence! (*Ils se regardent.*)

Le Baron, à part. Cette figure ne m'est pas inconnue... Que veut cet homme?

Jean, à part. Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça? Ah!... le nom de la Potard a fait son effet?

Le Baron. Que voulez-vous?

Jean, tremblant de colère et de fatigue. M'asseoir d'abord!... (*Il s'assied.*)

Le Baron, à part. Cette voix!...

Jean. Vous parler ensuite.

Le Baron. Serait-ce lui?... (*Haut.*) Ah çà, mais, d'abord qui êtes-vous?...

Jean, à part. J'ai entendu cette voix-là quelque part, mais n'importe!

Le Baron. Allons vite, qui êtes-vous?... Finissons...

Jean. Je suis le père Jean, chiffonnier, à votre service.

Le Baron, à part. C'est lui!... Que vient-il faire ici? (*Haut.*) Et que demandez-vous?

Jean. Je viens vous parler d'une pauvre jeune fille arrêtée pour infanticide.

Le Baron. Hein?

Jean. Ne faites pas l'ignorant!... monsieur le baron.

Le Baron, à part. Que sait-il?... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est? Est-ce donc votre fille?...

Jean. Un peu.

Le Baron. Vous dites?

Jean. Puisqu'on m'appelle le père Jean, il faut bien que je sois un peu le père de quelqu'un... de ceux qui en manquent, par exemple!...

Le Baron. Et que puis-je faire à l'arrestation de cette fille?...

Jean. Beaucoup!

Le Baron. Moi?

Jean. Vous!

Le Baron, avec inquiétude. Ah! voyons! que voulez-vous que j'y fasse?

Jean, se levant. — D'un ton où perce la menace. Je n'ai pas besoin de vous le dire... vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire pour qu'on lui rende justice... Je ne vous dis que ça... monsieur le baron.

Le Baron, à part. Il sait quelque chose! (*Haut, avec plus d'anxiété.*) Vous vous trompez... je ne suis pas magistrat...

Jean. Non, mais vous êtes riche, vous êtes puissant, vous êtes sûr que Marie Didier n'est pas coupable, qu'elle a même sauvé l'enfant qu'on l'accuse d'avoir tué. Voyons! cela ne suffit-il pas pour mériter toute votre pitié, monsieur le baron?...

Le Baron, tressaillant à part. Il ne veut rien dire (*Haut.*) Oui, certes, cela suffirait bien pour qu'on s'inquiât d'elle... (*Lentement.*) Si, du moins, vous aviez quelque moyen de justification... quelque preuve à me donner de son innocence.

Jean. Vous n'avez qu'à dire ce que vous savez... Vous savez bien que nous n'avons pas assez d'honneur, nous autres, pour tuer nos enfants.

Le Baron, à part. Il sait tout... Quelle preuve a-t-il? Oh! il faut qu'il parle!... il parlera!...

Jean. Vous parlerez pour elle aujourd'hui même, n'est-ce pas?... J'y compte. Au nom de votre fille, monsieur le baron, vous sauverez la mienne.

Le Baron. Tenez, je comprends votre sympathie, et je m'intéresse à votre protégée; nous allons donc voir ensemble ce qu'on peut faire; et pour n'être pas dérangés, pour être tout à fait à vous, je vais expédier une affaire pressante, et je reviens; attendez-moi là un moment!

Jean. A la bonne heure! (*A part.*) Oh! la sage-femme a dit vrai!...

Le Baron, à part, en sortant. Oh! il parlera!...

Scène VI.

LE PÈRE JEAN, seul.

C'est lui! il a une mauvaise mine, le gredin, une mine que j'ai déjà vu quelque part, je ne sais où... J'en ai tant vu de cette espèce-là... Et cette grande fille si pâle qui était

là avec lui, c'est la demoiselle en question... ça vous a des enfants, ce monde-là... Comment, diable, des gens capables de tuer leurs enfants peuvent-ils en avoir?... Au fait, les chats qui les mangent en ont bien!... Ce que c'est la bonne réputation a ceinture dorée, elle est innocente: la mauvaise est une, elle est coupable... La bonne réputation prend l'argent d'autrui et a la médaille: la mauvaise perd le sien et paye l'amende... La bonne réputation jette ses enfants et va à la noce; la mauvaise les ramasse et va en prison... Être et paraître! voilà! (*Regardant la table.*) Quel luxe! quelle richesse! c'est diabolique... Y a-t-il du bon sens... pour un homme seul... lui en faut-il, à ce gueux-là! (*Regardant l'étagère de gauche.*) Quelles inventions de bouteilles! des brunes et des blondes... des minces comme des jeunes filles, des larges comme des commères... en bonnet rose, en robe de paille... En voilà une qui a la tête d'argent; une autre qui a de l'or dans le corps... il boit de l'or!... Le vin et l'homme, poison! vice et crime cacheté, plaqué! On ne peut pas m'en faire accroire à moi. Ah! tous les fumiers ne sont pas dans la rue! Oh! les monstres! je les nettoierai. Il fait chaud ici... je n'en peux plus. (*Il s'essuie le front.*) Ah ça, mais il ne vient pas... va-t-il me laisser droguer longtemps, me faire sécher ici?

Scène VII.

JEAN, LAURENT, puis LOUIS, LE BARON. *Il introduit Laurent et reste caché derrière la portière de gauche, écoutant pendant toutes les scènes qui suivent, jusqu'à ce qu'il entre.*

Laurent. M. le baron va revenir; il vous fait dire de prendre un peu patience, et de vous mettre à table en l'attendant.

Jean. Ah! il m'invite à dîner... (*A part.*) Il veut m'amadouer, me séduire... il va m'offrir de l'argent, bien sûr... Ils croient qu'ils peuvent tout avec de l'argent, qu'ils peuvent acheter le corps et l'âme du pauvre monde avec de l'argent... l'argent ne nous tente pas tant que ça, nous qui n'en avons pas... Oh! je la sauverai malgré lui, malgré le diable, malgré l'argent.

Laurent, lui montrant sa place à droite. Vous voilà servi.

Jean. Merci, je n'ai pas faim.

Laurent, prenant la bouteille, voyant qu'il s'essuie le front de nouveau. Avez-vous soif, au moins?... (*Jean recule*) Ah ça, qu'est-ce que vous avez donc à vous sauver?... Est-ce que ça vous fait peur?... (*Il rit.*) Mais, Dieu me pardonne, vous êtes tout en sueur... Si vous ne voulez pas manger, buvez du moins un coup pour vous rafraîchir.

Jean. Au fait, ce n'est pas de refus: j'ai grand chaud; donnez-moi un verre d'eau!...

Laurent. De l'eau! pour vous faire du mal? ça ne vaut rien quand on a chaud! un peu de vin, à la bonne heure!

Jean. Oui, mais rien qu'une goutte.

Laurent, versant. Si peu que vous voudrez...

Jean. Assez (*Il met de l'eau dans son verre*)

Laurent. Flairez-moi ça... goûtez-moi ça!

Jean, buvant. Oh!... je n'en ai jamais bu de pareil.

Laurent. Ce n'est pas du vin du coin.

Jean, achevant le verre. En tout cas, c'est du bon coin.

Laurent. Encore un petit coup!

Jean, l'arrêtant. Non, non, c'est assez.

Laurent, versant toujours. Allons donc! ça ne peut pas vous faire de mal, ça...

Jean, mettant sa main sur son verre. Si; c'est déjà trop, je n'en ai pas l'habitude...

Laurent. Ah! dame, c'est vrai, vous n'en buvez pas de comme ça tous les jours. Profitez-en donc quand vous y êtes... (*Il lui verse du vin*) Faites comme moi. (*Jean prenant la carafe d'eau.*) Bah! sans eau cette fois, pour mieux le goûter!

Jean, ayant bu. Allons, une gorgée...

Laurent. Hein? qu'en dites-vous?

Jean. Ah! oui... il est encore meilleur pur... Ça fait du bien, ça remet...

Laurent. Je crois bien, du Médoc de 34, qui cuit là depuis une heure... Encore un verre, pour trinquer! (*Il verse.*)

Jean. Le dernier, pour trinquer... A votre santé! (*Il trinque et boit.*) Ah ça, mais votre maître ne vient pas!... (*Le baron paraît à la portière.*) Allez donc le chercher... (*Le baron disparaît.*)

Laurent. Le reste auparavant, c'est le fond de la bouteille, sauf votre respect... Voyons, pour finir!

Jean. Allons, pour finir...

Laurent. Il n'en faut pas laisser pour si peu, ça serait perdu, et ce serait dommage. (*Il lui verse le restant.*)

Jean, *buvant et faisant claquer sa langue.* C'est étonnant comme j'ai soif aujourd'hui... j'ai tant couru, ça m'étouffe... j'ai soif de fatigue et de chagrin, d'impatience et de rage! (*A part.*) Oh! je les écraserai! Que cette salle est chaude!... Il n'y a plus rien dans la bouteille?...

Laurent, *lui montrant une autre bouteille à la glace, dans un seau d'argent.* En voici une autre... Et c'est qu'il vous faut... du champagne... du champagne frappé!

Jean, *légèrement ému.* Comment frappé?... vous le battez donc?

Laurent, *riant.* Gelé... glacé...

Jean. Glacé?... Ah! oui pour le coup, ça va me rafraîchir.

Laurent. Voilà votre affaire! vous ne connaissez donc pas cela, mon vieux, du champagne frappé?

Jean. Non, je n'en ai jamais bu... Comment est-ce donc fait?... voyons...

Laurent. Tenez!... (*Il en verse dans deux verres et en prend un.*)

Jean. Ah diable! comme vous y allez, vous!... à plein verre...

Laurent. Bah!... qu'est-ce que ça tient donc, ces verres-là?...

Jean, *plus communicatif.* C'est égal... j'ai besoin de ma tête, voyez-vous!...

Laurent. Ah! ça ne grise pas, ce vin-là... au contraire!...

Jean. C'est que j'ai à parler affaire avec votre maître.

Laurent. Raison de plus... ça donne des idées...

Jean. Vraiment?... (*Il boit.*) Oui... tout de même, je me sens plus hardi qu'en entrant... (*Il reboit.*) Au fait, je me suis laissé dire qu'il n'y a rien de tel que le champagne pour donner de l'esprit.

Laurent. Quand je vous le dis! Allons, encore un tour!...

Jean, *il boit.* Oui, oui, le diable me brûle!... c'est du vin spirituel!

Laurent. Tenpz, avec le champagne, prenez donc des biscuits... des quatre mendiants...

Jean. Oui... (*Il en prend*) Ah ça! pourquoi diable appelle-t-on ça des quatre mendiants?... Ah! parce que ça ademande à boire!... Versez!

Laurent. Il faisait la petite bouche!... Vieux malin, va!... il n'avait pas l'air d'y toucher!

Jean, avec orgueil. Autrefois, il y a vingt ans, c'était bien autre chose... je suis tombé de plus d'un litre par an! ... La vieillesse!... ce que c'est que de nous!... Verse encore!

Laurent. Ah! ma foi, il n'y en a plus!

Jean. Eh bien! à une autre! (*Il boit.*) Vous aviez bien raison, ça remet du cœur au ventre... hum! ça remonte le grand ressort... Ah! il peut rentrer quand il voudra... oui, oui... il n'a qu'à venir maintenant... je vais lui parler, et avec son vin!... je vais le rincer!...

Louis, entrant. Laurent, le baron te demande... je vais servir monsieur à ta place... (*Laurent sort.*)

Scène VIII.

JEAN, LOUIS.

Jean, très-joyeux, regardant Louis. Autant de domestiques que de vins! se portent-ils bien, ces gaillards-là! Ah! ils n'ont que ça à faire... Et puis, quand on boit de ce vin-là à tous ses repas... (*Buvant.*) Quel sirop!... ça vaut mieux que le Niquet... Ah! si le Niquet valait ça... j'en boirais tous les jours... (*A Louis.*) Achevez donc le verre du camarade.

Louis. Non, merci.

Jean. Va-t-il pas se faire prier, celui-là? Allons donc, puisque je te l'offre...

Louis. Merci, vous dis-je.

Jean. N'aie pas peur, je t'invite, je réponds de tout... jette ça dans le plomb!

Louis. Je ne bois jamais de vin.

Jean. Ah! malheureux!... tu as donc le pylore?...

Louis. Je n'aime que l'eau de vie!... Et si vous voulez!...

Jean. Je crois bien... pas dégouté!...

Louis. De celle-là surtout, de l'eau-de-vie de trente ans.

Jean. De l'eau-de-vie, c'est mon faible aussi... touche là... je suis de ton opinion... de l'eau-de-vie de cent ans, c'est plus vieux que moi!... Voyons! passe-moi la bouteille... Est-elle jolie!... amour, va!... Voyons donc ce qu'elle a dans le ventre... Oh! comme ça brille... on dirait des topazes fondues! ... (*A la bouteille.*) Veux-tu bien ne pas me regarder comme ça avec tes yeux d'or... Débouche débouche, mon garçon!

Louis, débouchant la bouteille. Voilà! voilà!...

Jean. Allons, vite... passe-la-moi donc!... je n'y tiens plus... depuis si longtemps que je n'en ai bu!... Ah! chère belle! mon cœur bat... je vais me trouver mal, je me meurs!...

Louis. Voilà!

Jean, prenant la bouteille avec volupté. Ah! ma mignonne, à pleines mains!... un baiser sur ta jolie bouche. (*Il boit à même bouteille.*) Entrez, entrez dans la nef; on vous demande au chœur!... (*Il rit.*) Enfoncé le bourgeois!... (*Bran-dissant la bouteille.*) Vive la joie!... vive la noce! vive le vin! vive l'eau-de-vie!... Qu'est-ce qui bannit le chagrin?... le vin! Qu'est-ce qui embellit la vie? l'eau-de-vie! Qu'est-ce qui me réchauffait, me restanrait, quand je crevais de froid ou de faim? le vin! Qu'est-ce qui me relevait, me retapait, quand je tombais de maladie? l'eau-de-vie! (*Chantant comme au prologue.*)

Vive le vin!

Vive ce jus divin!

Scène IX.

LES MÊMES, LE BARON, *entrant.*

Le Baron, à part. C'est le moment, entrons!

Louis. Voici monsieur!

Jean, à Louis. Laurent, je n'y puis pas! Ne bougeons pas!... moi, quand on m'arrose, je prends racine... (*Chantant.*)

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne!...

Si nous sommes bien, tenons-nous y!...

Le Baron, à Louis. Louis, sortez...

Jean. De quoi?... de quoi?... Qu'est-ce qu'il chante, celui-là?... Reste, reste, je te l'ordonne... Donne-lui un verre... (*Il veut retenir Louis, qui sort sur un signe du baron. — Se levant et chantant.*)

Plus on est de fous...

Plus on rit!...

Scène X.

JEAN, LE BARON.

Le Baron, à Jean. Mille excuses de mon absence! c'est moi qui reviens vous parler...

Jean, *se levant, trébuchant à se souvenir.* Ah! c'est vous! Ma foi, vous m'avez tant fait croquer le marmot, que j'ai eu soif... Il y a cinq bouteilles que je vous attends! je pourrais bien encore attendre tout le reste... Mais enfin vous voilà; voyons, qu'est-ce que c'est?

Le Baron. Je suis tout à vous, maintenant... causons de votre affaire.

Jean. Quelle affaire?... Ah! oui, j'y suis...

Le Baron. Vous disiez donc que vous aviez une preuve...

Jean, *vivement et avec volubilité.* Oui, oui, parlons-en! ... j'ai ça sur le cœur!... et n'allons pas par quatre chemins... vous avez fait arrêter Marie Didier comme infanticide... vous allez la faire mettre en liberté... et plus vite que ça... Allons et rondement!... Parce que c'est vous qui avez fait l'enfant, c'est-à-dire votre fille... c'est vous qui l'avez fait tuer, et que j'en ai la preuve... *(Il vacille.)*

Le Baron. Toi!...

Jean, *redoublant de paroles.* Oui, moi, j'ai une lettre, la lettre de votre fille, la lettre à la sage-femme.

Le Baron, *à part.* Ah! malheureuse!

Jean. Oh! il n'y a pas à dire... j'ai de quoi vous faire marcher... et en chemin de fer, à la vapeur... grande vitesse; j'ai la lettre, entends-tu?... j'ai la preuve... et la preuve, la voilà... *(Il montre la lettre.)*

Le Baron, *rayonnant, à part.* Ah! le vin a parlé!...

Jean, *accrochant le baron.* Allons, route! haut le pied! *(Il fait un pas et trébuche.)*

Le Baron. Vous voulez m'exploiter, n'est-ce pas? me tirer de l'argent... Donne-moi cette lettre, je double les billets!

Jean, *haussant les épaules.* De quoi?... *(Il remet la lettre dans sa veste.)*

Le Baron. Ta fortune pour cette lettre!...

Jean. Ma fortune... c'est ça, nous y voilà!... *(Il rit à gorge déployée.)* Ma fortune!... ah! cette tête!... Pourquoi faire?... j'étais déjà bien assez empêtré de dix mille francs de la vieille!... De la fortune à moi, Soiffard 1er, roi des goulots... Putt!... pour avoir comme toi cette mine machée de billet de banque... de la peau de bête sur les mains... *(Le baron a des gants.)* des cheveux d'occasion sur la tête... *(Le baron a perruque)* et cracher dans ma poche!... *(Le baron a craché dans son mouchoir.)* Pour avoir plus de vin qu'on n'en

peut boire... Des domestiques qui vident la cave, des filles qui tuent leurs enfants... et qui en accusent les autres... tout le diable et son train!... jamais, jamais!... (*Il rit.*) Mais ce n'est pas tout ça... assez causé... allons chez le juge!... (*Il veut entraîner le baron et chancelle.*)

Le Baron, à part. Allons!... aujourd'hui comme autrefois!... (*Haut.*) Tu ne veux pas me la donner... je vais la prendre...

Jean, hors d'état de se défendre. A moi! au secours!...

Le Baron, le prenant au collet comme au prologue. Te tairas-tu, misérable!

Jean, d'un grand cri. Ah! la poigne du quai!... (*Le baron le jette à terre, lui arrache le portefeuille, et prend la lettre.*)

Jean, se débattant. Ah!... le gueux! le scélérat!... Il me prend, il me vole!... il brûle ma lettre!... au secours!... voleur!... à l'assassin!...

Le Baron, brûlant la lettre à une bougie, et portant les yeux sur le portefeuille qu'il tient. Que vois-je?... maison Ber-ville... «Jacques Didier, garçon de caisse.» (*Il remet le portefeuille dans la poche de Jean.*)

Jean, étendu. Ah! brigand!... ma lettre! ma lettre... Il m'a volé ma lettre dans ma poche!... il l'a brûlée!...

Le Baron. Holà! quelqu'un!...

Scène XI.

LES MÊMES, LAURENT, LOUIS, DEUX AUTRES DOMESTIQUES, l'un en chasseur.

Le Baron. Arrêtez cet homme ivre... c'est l'assassin de Jacques Didier... (*Il sort.*)

Jean, relevé par les valets, au paroxysme de la fureur. Ivre, assassin!... Qu'est-ce qui a dit que je suis ivre?... Je ne suis pas soûl! je suis fou!... (*Il prend une bouteille et fait reculer les valets.*) Oh! ma tête brûle... c'est du feu qu'ils m'ont versé!... Deux contre un... les lâches!... Ils m'ont soûlé!... (*Avec délire.*) Les voilà dix maintenant!... Oh! maudit vin!... (*Il cherche sa lettre.*) la lettre!... le quai!... Jacques!... Marie!... le vin!... je hais le vin!... (*Avec fureur.*)

Où y a-t-il du vin, que je l'extermine?... (*Il renverse la table, les bouteilles et les verres, et roule avec. — Chantant :*)

Vive le vin!

Vive ce jus divin!

(*Les valets l'emportent chantant, criant et gesticulant.*) —

Rideau.

ACTE IV.

NEUVIÈME TABLEAU.

Intérieur sordide du parloir de Saint-Lazare.

À droite, une porte donnant dans un couloir; à gauche, une grille donnant sur une cour. Au lever du rideau, on entend une sonnette à l'extérieur, du côté de la grille.

Scène I.

LA SURVEILLANTE, puis HENRI.

La Surveillante, entrant par la porte de droite. Midi sonne à peine, et déjà des visiteurs!

Henri, entrant par la grille. Venillez faire venir mademoiselle Marie Didier.

La Surveillante, sortant et appelant à haute voix dans le corridor. Marie Didier, au parloir!

Henri. Cette façon de l'appeler me navre! Pauvre Marie! qu'elle doit souffrir!

Scène II.

HENRI, MARIE, en costume de Saint-Lazare.

Marie, entrant. Ah! monsieur Henri!

Henri. Marie, chère Marie!

Marie, pleurant. Je ne suis pas coupable, Henri.

Henri. Vous coupable? Dieu le serait! vous la vertu même!

Marie. Ah! merci de cette marque d'estime...

Henri. Dites d'amour, d'amour profond, immuable, éternel.

Marie, avec chagrin. Ah! monsieur Henri, ne parlez plus ainsi à une pauvre fille accusée, condamnée peut-être?...

Henri. Accusée, condamnée... n'importe. Je crois à votre honneur, Marie, et je le prouverai à tous. Je veux, je dois réparer les torts des autres envers vous. Si le malheur voulait que votre innocence fût méconnue par la justice humaine, vous avez ma parole, Marie, je vous relèverais abattue et flétrie à ses yeux, mais d'autant plus sainte et plus chère à mon cœur; et malgré la justice même, je vous prendrais à mon bras et dirais au monde: « Marie Didier n'est plus, je vous présente madame Henri Berville. » Mais n'ayez pas peur, je ne pourrai pas tant faire; votre innocence éclatera comme le soleil, et vous sortirez d'ici radieuse pour tous, comme pour moi.

Marie. Après, comme avant la prison, mon Dieu.

Henri. Après, avant, toujours, Marie! Pardon de n'être pas venu vous le dire plus tôt... mais je ne savais pas... je ne pouvais pas savoir... c'est cette odieuse lettre qui m'a tout appris... En vous quittant, j'écrivis au baron pour rompre mon mariage et lui demander mes comptes... et je reçus cette réponse: (*Il lit.*) « Mon cher Henri, vous reviendrez sur votre projet quand vous saurez que la femme à qui vous voulez sacrifier Claire est arrêtée pour crime d'infanticide. »

Marie, vivement. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, Henri. Un enfant que j'ai trouvé, élevé sans rien dire... (faut-il se vanter du bien qu'on fait?) et qu'ils ont tué, le pauvre petit, pendant que j'étais allée chercher de quoi le nourrir. Voilà la vérité.

Henri. Ne vous défendez pas, sainte fille! toute faite du plus rare et du plus noble amour, celui de l'humanité! Il a fallu fondre tous les cœurs des anges en un seul pour en composer le tien, ô Marie, le plus doux nom, la meilleure âme que la terre ait reçue du ciel... Ce n'est plus de l'amour que tu m'inspires, c'est de la religion.

Marie, avec joie. Oh! je suis trop récompensée.

Henri. C'est moi, mon seul, qui suis indigne de toi

maintenant, moi qui n'ai plus rien à t'offrir, non, plus rien, pas même la richesse, pour payer tant d'honneur!

Marie, avec joie. Que dites-vous?

Henri. Oui, Marie, je suis pauvre, pauvre comme toi, je te ressemble par là du moins! vois plutôt: (*Achevant la lettre.*) «Quand à votre fortune, vous l'avez mangée tout entière, comme le prouvent nos comptes ci-joints. Je vous attends donc aujourd'hui pour recevoir votre acquit ou vous donner une dot. Je vous laisse encore l'alternative, car on passe tout à ceux qu'on aime... La ruine et la honte d'une part, un million de l'autre, choisissez!»

Marie. Oh! pauvre Henri!

Henri. Tu vois, c'est à toi d'être généreuse. J'étais de bonne foi, je le jure, quand je t'offrais ma fortune. Je croyais l'avoir encore... Je l'ai perdue, j'ai dû te le dire.. Suis-je toujours digne de toi?...

Marie. Ah!

Henri. Va, sois tranquille, je travaillerai, tu m'apprendras, nous travaillerons ensemble! J'ai du cœur, j'ai des bras; j'ai perdu, je regagnerai, je trouverai un métier.

Marie. Oh! quel bonheur!

Henri, au comble de la joie. Bonheur, amour, liberté... voilà nos trésors! nous sommes riches! Plus de folies; j'ai le bonheur, enfin, je le garde: j'ai choisi... je vais le lui dire! Au revoir, chère femme, au revoir! bientôt je t'emmènerai glorieuse dans notre humble maison, et ce sera le ciel alors, car un ange l'habitera. (*Il lui baise les mains, s'éloigne, puis revient encore les lui baiser une seconde fois.*) Au revoir! (*Il sort.*)

Scène III.

MARIE, seule.

Oh! quel rêve! quelles paroles! Mon Dieu! que je suis heureuse! Je le suis trop, j'ai peur! (*Elle s'agenouille et prie.*) Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait pour avoir tant de joie? je vais donc mourir? car c'est bien le paradis que vous me donnez, et on ne l'a qu'en mourant!

La Surveillante, introduisant le baron. Marie Didier! (*Elle sort.*)

Scène IV.

MARIE, LE BARON.

Marie, avec étonnement. M. Hoffmann!

Le Baron, il fait signe à la surveillante de s'éloigner.

Marie. Vous?

Le Baron. Pour vous servir...

Marie, avec joie. Vous, monsieur?

Le Baron. Pour vous sauver, si vous voulez.

Marie. Comment?

Le Baron. Si le repentir du passé...

Marie, désabusée. Ah! monsieur...

Le Baron. Si l'aveu de votre faute...

Marie, noblement. Monsieur Hoffmann, je suis innocente, et je n'ai à faire ni aveu ni repentir.

Le Baron. Innocente!... et tout vous accuse... tout parle contre vous, Marie... votre pauvreté, votre liaison, la victime, tout enfin!... Prenez garde! la loi est dure et le juge sévère...

Marie. O mon Dieu!

Le Baron. Rassurez-vous!... On pardonne au repentir, vous dis-je... la misère, l'imprudence, auront fait le mal, si vous voulez; vous pouvez, si vous voulez, mériter votre salut par un aveu... la vie, la liberté, sont à ce prix!

Marie. Au prix de mon honneur! jamais...

Le Baron. Je ne vous demande pas un aveu public... non, Marie; je ne vous demande qu'un aveu secret, momentané et pour une seule personne.

Marie. Ah! et pour qui donc?

Le Baron. Pour mon pupille, M. Berville.

Marie. Pour Henri?

Le Baron. Pour lui seul...

Marie. Mais lui, c'est tout pour moi! mais c'est le seul homme au monde pour l'estime de qui je donnerais ma vie. Que tout le reste m'accuse et me condamne, si je suis innocente pour lui! Coupable aux yeux d'Henri, monsieur, j'aimerais mieux mourir. Non, non, plutôt la mort que son mépris!

Le Baron, à part. Allons! je me trompais, c'est au cœur seul qu'il faut parler. (*Haut.*) Eh bien! si vous l'aimez au point de vous perdre, pour perdre son estime, vous parlerez du moins pour le sauver.

Marie. Que dites-vous?

Le Baron. Je dis qu'il faut faire cet aveu pour lui, sinon pour vous.

Marie. Que dites-vous donc, monsieur?

Le Baron. Je dis qu'il est ruiné, perdu, déshonoré...

Marie. Lui!

Le Baron. Tous les excès d'une folle jeunesse ont dissipé sa fortune, engagé son présent, compromis son avenir. Il lui restait encore un espoir, un moyen de salut, un riche mariage pour se relever... mais depuis qu'il vous connaît, il a renoncé à cette dernière ressource, et vous l'entraînez dans l'abîme avec vous.

Marie. Comment?

Le Baron. Écoutez-moi, donc et pour vous, pour lui, pour lui surtout, que j'ai élevé comme mon propre fils. Il vous aime, il vous promet fidélité, mariage, n'est-ce pas? Eh bien! que vous sortiez d'ici acquittée, innocente, et qu'après tout ce qui arrive il vous épouse... croyez-vous, si vous êtes heureux d'abord, que vous le serez longtemps, que vous le serez toujours? Croyez-vous qu'après l'amour satisfait, et l'amour n'est pas éternel... qu'après un an, deux ans, dix ans, si vous voulez, de bonheur passés ensemble, Henri ne pensera pas un jour, malgré lui, à sa fortune perdue, à son rang déchu, à ses espérances trompées... à ce mariage de raison enfin brisé par un mariage de folie?... Voyez ces mains, deux mains droites pour dépenser, deux gauches pour travailler... Pourra-t-il, homme de luxe et de loisir, lui pour qui le superflu est le nécessaire, pourra-t-il jamais se faire au labeur, au besoin, à l'humilité d'une vie pauvre avec vous?... Ah! vous pouvez supporter la misère, vous, pauvres gens! l'habitude!... mais nous ne la bravons pas impunément... Tout est bien, tant que la passion dure; mais un jour, l'amour s'en va, le malheur reste, et la haine vient... Et ce jour-là, croyez-moi, le mari vous reprochera les sacrifices de l'amant; il vous reprochera de vous avoir tout donné et de ne lui avoir rien rendu... qu'un amour éphémère, un court moment de bonheur, une dot éternelle de misère et de honte, un nom traîné devant les tribunaux... une vie devenue publique, de cette publicité horrible qu'inflige la justice à ses victimes...

Une voix de Crieur, dans la rue. «Voilà ce qui vient de paraître: l'arrestation de Marie Didier...»

Le Baron. Écoutez!...

Le Crieur, continuant. «La couturière du faubourg

Saint-Antoine, accusé d'avoir tué son enfant... avec des détails intéressants... Pour un sou!...

Marie. O mon Dieu, mon Dieu!

Le Baron. On n'oublie pas cela!

Marie. Oh! vous avez raison, je ne savais pas, malheureuse que je suis!.. et je vous remercie de m'y faire penser. Je renonce à lui, monsieur, pour le sauver.

Le Baron. Oui, mais pour le sauver il ne suffit pas que vous renonciez à lui, il faut encore qu'il renonce à vous.

Marie. Comment! que faut-il faire plus?

Le Baron. La passion l'aveugle... il vous sacrifie sa fortune: égalez, surpassez son dévouement... faites-vous oublier... l'aveu, l'aveu seul peut lui rendre la raison et la liberté... Avouez pour un jour, une heure seulement, jusqu'après ce mariage qui le sauve. Si vous aimez Henri autant qu'il vous aime, avouez, et vous vous sauvez ensemble.

Marie, avec force. Oh! je me perdrais pour le sauver tout seul! Oui, monsieur, je le sauverai, je le sauverai. *(Elle sort à droite, éperdue.)*

Le Baron, lui parlant toujours. Bien... bien, Marie... vous êtes sauvés tous deux. *(Il sort à gauche, triomphant.)* — Rideau de manoeuvre.

DIXIÈME TABLEAU.

Intérieur d'un bureau de police. — Porte au fond, une autre à droite, communiquant avec un cabinet. Sur le devant, à droite, un bureau avec son casier; au fond, du même côté, et faisant face au public, un autre bureau, où est le secrétaire du commissaire, en train d'écrire; à gauche, toujours au fond et faisant face au public, est un banc, où sont assis deux gardes municipaux; du même côté, un peu devant les gardes, est assis le père Jean.

Scène V.

JEAN, LE SECRÉTAIRE, GARDES MUNICIPAUX.

Jean, accablé, atterré. Ah! gredin! ah! sans cœur! qu'ai-je fait? pendant qu'elle souffre, pendant qu'elle pleure, l'oublier, me souler comme une brute, comme autrefois! Rien

n'a servi, ni le passé ni le présent, la mort de l'un, ni la prison de l'autre... Incurable, incurable... Oh! quand elle saura! ... C'est son absence aussi, c'est le chagrin, c'est une tentation de l'enfer. Satané vin! (*Se levant.*) j'avais la preuve, je la tenais, je tenais là le salut de ma fille, de ma vie. Et puis une bouteille ou deux, et je perds tout, tout, l'enfant comme le père... Ce que c'est que de nous!... me voilà pris moi-même. Oh! pour moi, c'est bien fait! tant mieux! oui; mais elle! mon Dieu, à mon secours! comment faire, comment dire à cette heure?... les dénoncer sans preuve?... un homme comme lui, accusé par un homme comme moi! Chiffonnier contre baron! Un liard contre un louis... Allons! allons, il ne s'agit pas de feindre... il faut chercher, il faut trouver, il faut la sauver, elle qui sauve les autres. Il n'y aurait pas de justice, pas de procureur du roi, pas de bon Dieu! il faut qu'elle vive ou que je meure. On ne peut pas m'arracher mon enfant, on ne peut pas m'arracher le cœur, on ne peut pas nous tuer quand nous ne sommes pas coupables, quand le diable y serait!

Scène VI.

LES MÊMES, LE MAGISTRAT, *remettant quelques feuilles à son secrétaire.*

Jean. Ah! monsieur le commissaire...

Le Magistrat, l'interrompant. Taisez-vous! ne parlez que pour répondre à mes questions. (*Il s'assied à son bureau.*)

Jean, humblement. Monsieur le commissaire, vous avez arrêté hier une pauvre innocente.

Le Magistrat, brusquement. Allons, pas de détours!

Jean, reprenant. Marie Didier...

Le Magistrat, l'interrompant. Parlez pour vous. Vous êtes accusé d'avoir assassiné et volé, il y a vingt ans, sur le quai d'Austerlitz, le nommé Jacques Didier, garçon de caisse de M. Berville.

Jean. Monsieur, je vous jure que Marie est innocente!...

Le Magistrat. Ce n'est pas ce qu'on vous demande; ne vous mêlez pas des affaires des autres, il s'agit de vous.

Jean. Innocente comme la vierge Marie, dont elle a le nom et... Allez, je vous le prouverai.

Le Magistrat. Vous n'entendez donc pas ce qu'on vous dit?

Jean. Si fait! si fait!

Le Magistrat. Vous êtes accusé d'un assassinat...

Jean. Bon!

Le Magistrat. Suivi de vol.

Jean. Bon! bon! mon commissaire, j'entends bien; je me justifierai, allez, ne vous inquiétez pas de moi... ce n'est pas pressé... C'est elle qui presse, qui attend, qu'il faut délivrer..

Le Magistrat, avec colère. Vous m'impatientez; répondrez vous enfin?... C'est vous, vous seul qui êtes l'accusé ici.

Jean, obstinément. Nous verrons ça plus tard, mon magistrat; suivons!... On veut la perdre, je veux la sauver, on m'accuse maintenant pour me détourner d'elle!... Le vieux loup rompt les chiens!... connu, baron!... je ne perds pas la piste... Il ne s'agit pas de moi, je vous dis, mais d'elle... *(Avec sensibilité.)* Songez donc, monsieur, il y a aujourd'hui un jour, un siècle qu'elle est en prison, que je ne l'ai vue, qu'on m'en empêche parce qu'elle n'est pas ma fille, comme si les enfants du cœur ne valaient pas les autres!... On n'abandonne pas ceux-là, mon Dieu!...

Le Magistrat, impatienté. Encore une fois, ce n'est pas la question!

Jean. Pardon, mon magistrat, je radote, je rabâche, je sais bien; mais tenez, je vous dis ça tout net: je ne me défendrai qu'après elle... Si je ne la sauvais pas d'abord, elle, ma fille, ma famille, tout ce qui reste de bon à ce pauvre vieux cœur de soixante ans, ce ne serait pas la peine de vivre... *(Avec exaltation.)* Si je ne la sauve pas, monsieur, j'ai commis tous les crimes, tous les assassinats, tous les vols du monde, n'ayez pas peur, je suis coupable, j'ai tout fait... tout ce qu'on voudra!... je me laisserai accuser, condamner, exécuter, rien que pour ça.. et je ne l'aurai pas volé... Mais je me guillotinerai moi-même, si je ne la sauvais pas!...

Le Magistrat, à part. Ce diable d'homme me touche malgré moi... *(Haut.)* Mais enfin, comment pourrez-vous prouver son innocence, puisqu'elle a avoué?...

Jean. Avoué?

Le Magistrat, lui montrant une lettre. Oui, dans cette lettre qu'elle a écrite au baron Hoffmann, et qu'on a saisie au greffe... de la prison!

Jean, voulant prendre la lettre. — *Vivement.* Ce n'est pas vrai!

Le Magistrat, l'arrêtant. Que faites-vous, malheureux?

Jean, avec entraînement. Quelque ruse encore... quelque

sacrifice, quelque bêtise que je ne comprends pas... mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, mon magistrat; voyez-vous! C'est si bon, si faible! ça n'a pas de défense... on l'a entortillée!... si elle avoue, je n'avoue pas. Croyez-moi, écoutez-moi, aidez-moi!... — les coupables, je les connais; la preuve, je l'avais... je vous les nommerais, sans preuves vous ne me croiriez pas; j'en veux une... je l'aurai... (*Comme illuminé tout à coup.*) Je l'ai... je les tiens... oui, ni une ni deux, j'ai le moyen...

Le Magistrat, avec intérêt, et se levant. Comment? voyons?...

Jean. Prêtez-moi trente mille francs!...

Le Magistrat, ahuri. Comment, trente mille francs? ... Ah ça, êtes vous fou?...

Jean. Pas encore!... Pouvez-vous me les procurer?

Le Magistrat. Mais, vous moquez-vous de moi?...

Jean. Le gouvernement peut bien disposer de trente mille francs pour elle...

Le Magistrat, irrité. Assez! nous ne sommes pas là pour plaisanter.

Jean, douloureusement. Oh! monsieur! je ne plaisante pas, allez, je n'en ai pas envie; un enfant en prison! on ne joue pas avec ça...

Le Magistrat. Pour la dernière fois, parlez sérieusement, ou bien...

Jean. Mais s'est sérieusement que je vous dis qu'il me faut trente mille francs pour les avoir.

Le Magistrat. Allons, il y a là folie ou fourberie... et...

Jean. Oh! ne craignez rien, je ne veux pas m'envoler avec... Et elle donc!... (*D'un ton pathétique.*) Encore une fois, monsieur, si je ne la sauvais pas... je vous demanderais la grâce de mourir avec elle... Mais il ne faudrait pas avoir la misérable somme de trente mille francs pour ne pas sauver la vertu même... Vous ne me les refuserez pas... je ne les dépenserai pas, je n'y toucherai pas, vous les tiendrez dans vos mains, le temps seulement de m'en servir.

Le Magistrat. Mais que voulez-vous en faire?

Jean. Ah! c'est mon secret... je n'ose pas y penser moi-même... j'ai peur qu'il ne s'évente... rien qu'en respirant car c'est le seul moyen qui me reste! Mais vous viendrez avec moi, vous ou vos agents... comme vous voudrez... vous me ferez suivre de toute la brigade de sûreté.

Le Magistrat, à lui-même. Décidément, c'est quelque

ruse pour échapper ou gagner du temps. (*Aux municipaux.*) Emmenez cet homme en prison.

Jean, se mettant à genoux, pleurant et suppliant. Ah! monsieur, je n'ai jamais prié personne de ma vie, et depuis ce matin je prie le bon Dieu et vous! Je vous en supplie à deux mains, à deux genoux... écoutez-moi, c'est la vérité pure que je vous dis. (*Le magistrat fait un signe aux municipaux qui saisissaient Jean.*) Ah! ces gens de justice, aveugles et sourds!... (*D'une voix déchirante.*) Monsieur, monsieur, je vous rends responsable de tout ce qui peut arriver de malheur à deux innocents! (*Les municipaux vont pour l'emmener.*)

Scène VII.

LES MÊMES, HENRI.

Jean, à **Henri** qui entre tristement. Ah! sauvé!... Vous avez bien trente mille francs à votre disposition, vous, monsieur?

Henri. Pourquoi?

Jean. Aimez-vous toujours Marie?

Henri. Je lui pardonne.

Jean. La croyez-vous coupable?

Henri. Hélas!...

Jean, avec un geste d'horreur. Lui aussi... L'amour comme la justice... hein! si je lui manquais, moi! N'importe voulez-vous la sauver?

Henri. Si je le veux... son aveu a racheté sa faute et mérité sa grâce.

Jean. Oh! que dit-il là!...

Henri, au magistrat. Oui, monsieur, je viens vous parler, vous prier pour elle. Vous êtes de ces hommes d'élite qu'on ne peut séduire à prix d'or, mais à force de malheur. Et nul malheur n'est plus digne de pitié... car, malgré l'aveu, je doute encore du crime... Faites comme moi, monsieur, doutez, doutez aussi de cette lettre, que la fatalité vous a remise, et que le vertige a dictée!... Pauvre Marie! la prison l'a rendue folle... c'est cela! Oh! avant de passer outre, il faut que je la voie, que je lui parle, que je sache le mot de cette cruelle énigme. Il y a là méprise, erreur, erreur qui s'expliquera, j'en suis sûr. Oui, monsieur, croyez-moi, tenez, je ne doute plus; je me connais en natures coupables, en femmes perdues! et celle-là c'est un cœur d'ange, un lis de pureté, de sainteté. Non, ce n'est pas possible, elle n'est pas

coupable, le jour n'est pas la nuit... Ce vieillard seul a raison; lui seul l'aime comme il faut... il croit!... Ah! pardon, pardon, chère Marie, d'avoir douté un instant... Merci, père Jean, de m'avoir rendu la foi, l'espoir et l'amour!

Jean, *dévorant les paroles d'Henri et lui sautant au cou avec passion.* A la bonne heure! c'est ça, vous y êtes. Oui, c'est un ange, un ange du bon Dieu, et je le prouverai, moi, malgré la lettre!

Henri. Vous?

Jean. Donnez-moi... non, prêtez-moi... non, confiez-moi trente mille francs pour un jour, une heure, une minute, sous la surveillance de M. le commissaire, et je vous la montre blanche homme neige à tous deux.

Henri, *avec transport.* S'il ne faut que cela, oh! je donnerais le monde entier pour elle. J'aurai l'argent, je l'aurai..

Jean. Allez donc le chercher. *(Fausse sortie d'Henri.)*

Le Magistrat, *à part.* Leur conviction me gagne!...

Jean, *ramenant Henri.* Ah! mais silence là-bas, continuez votre train, ayez toujours l'air triste, faites semblant d'épouser l'autre; consentez à tout, qu'on ne se doute de rien, et demain je vous rends votre fiancée, et je retrouve ma fille, si monsieur le permet!...

Le Magistrat. Eh bien! j'y consens! *(Jean reconduit Henri qui sort. — A part.)* J'ai vu réussir tant de moyens! je n'en dois rejeter aucun pour arriver à la vérité.

Jean, *revenant au commissaire.* Ah! merci, merci, monsieur! C'est bien ce que vous faites là, justice pour tous!... Mais, monsieur, laissez-moi dire et faire à ma guise, fiez-vous à moi jusqu'au bout... Vous êtes bien habile, je le sais; mais, tenez, pardon, je le suis encore plus que vous dans cette affaire-là.. J'y vois plus claire que tout le monde, allez, j'y vois du cœur... Jurez-moi donc de ne pas m'interrompre, et je jure, moi, de vous livrer les vrais coupables... Pauvre fille, je l'aime tant que je réussirai, que j'enfoncerai Vidocq! *(Baisant les mains du commissaire avec reconnaissance.)* A demain, et que Dieu vous récompense! *(Il se trouve au milieu des municipaux, qu'il prend bras dessus bras dessous, et sort avec eux.)*

ACTE V.

ONZIÈME TABLEAU.

Intérieur de Madame Potard.

Même décor qu'au troisième acte.

Scène I.

MADAME POTARD, seule, assise à son secrétaire et écrivant.

«Madame, je fais pour vingt-cinq mille francs d'affaires par an... à consulter mes livres.» — Sans compter ce qu'on n'y met pas. — «Je vous vends donc mon fonds pour moitié, argent comptant, parce que je suis forcée de partir... Mon nom restera sur l'enseigne, si vous y tenez... Femme Potard.» — Le fonds une fois vendu, je prends ma retraite. (*On entend sonner.*)

La Servante, annonçant. M. Jean!**Madame Potard**. Ah! qu'il entre! (*Elle plie sa lettre, la met dans sa poche et se lève.*)

Scène II.

MADAME POTARD, JEAN, UN AGENT. *Costume d'une élégance douteuse, quoique propre, gros favoris, chaîne d'or, canne sous le bras.***Jean**. Bonjour, madame Potard!**Madame Potard**, devenant sérieuse en voyant un autre homme avec Jean. Bonjour, messieurs, qu'y a-t-il pour votre service?**Jean**. C'est pour le vôtre que je viens encore ici, madame; je suis de parole, moi, voyez-vous!...**Madame Potard**. De parole?**Jean**. Oui, je viens régler nos comptes.**Madame Potard**. Nos comptes?

Jean. Mais, oui, il a vu le tour...

Madame Potard. Quel tour?

Jean. Ah! ne vous faites pas de bile, vous pouvez parler devant lui; (*Indiquant l'agent.*) il est de l'affaire. (*L'agent montre un carnet plein de billets.*)

Madame Potard. Quelle affaire?

Jean. Pas tant de balançoires, je vous dis: Tendez la main, n'ayez pas peur, nous apportons votre part.

Madame Potard. Ma part...

Jean. Vous n'en voulez pas? tant mieux... Bonsoir, madame! (*Il retourne les talons avec l'agent.*)

Madame Potard, allant après lui. Hein! qu'y a-t-il?... Voyons!...

Jean, continuant. Rien, rien, nous garderons tout.

Madame Potard. Attendez donc... dam! aussi, je n'y étais plus, moi.. en vous voyant deux! je n'étais pas prévenue... je ne savais pas que monsieur... Ah! il est de l'affaire...

Jean, s'arrêtant. Il a bien fallu... Vous comprenez, je ne pouvais pas trop faire le coup à moi seul, dans cet équipement-là... (*Il montre son costume.*) Il fallait un monsieur... voyez, c'est un monsieur...

L'agent. Oh! madame s'y connaît.

Jean. J'ai donc pris un associé.. en habit noir, pour mise de fonds... un habit noir et des gants, ça va tout seul!

Madame Potard. Je conçois...

Jean. Nous venons donc, madame Potard, partager bon jeu, bon argent!...

Madame Potard. Vraiment?

Jean, à l'agent. Donnons-lui sa part!

L'agent, passant à gauche vers madame Potard et lui prenant presque la taille. Sa part et mon cœur.

Madame Potard, se dégageant. Allons donc! (*Avec joie.*) Et moi qui n'y comptais plus... quel bonheur... Peut-on offrir quelque chose à ces messieurs?...

Jean. Pourquoi pas?

Madame Potard, allant au guéridon sur lequel il y a un plateau avec un carafon et des petits verres. Avec vivacité. Et la part est-elle grosse, hein? combien?

Jean. Ah! dam, il y a gras... mais nous sommes trois ... ça diminue un peu les tranches...

Madame Potard, qui a versé. Combien donc?

Jean. Nous avons tiré au baron trente billets pareils

à ceux qu'il vous a donnés. (*Il se retourne un peu, fait semblant de boire et jette son eau-de-vie dans son chapeau.*)

Madame Potard. Trente mille francs?

Jean, lentement. Oui! tren...te... mil...le... francs.

Madame Potard. Ce n'est guère. Vous n'avez eu que cela, parole d'honneur?... Vous me volez!...

Jean, échangeant quelques signes avec l'agent. Ah! madame Potard! pour qui nous prenez-vous?...

Madame Potard. Alors quinze mille franc pour moi?..

Jean, même jeu avec l'agent. Dix, ma vieille: nous sommes trois.

Madame Potard. Ah! du tout! ce n'est pas juste, je veux quinze mille francs, je ne suis pas convenue de trois parts... Tu ne m'as rien dit, tu as pris sur toi de t'associer... tant pis pour toi!... ça ne me regarde pas; j'ai donné la lettre pour la moitié, et non pour le tiers: je veux ma moitié!...

Jean. Eh! bien, et nous donc?

Madame Potard. Partagez l'autre ensemble... c'est votre affaire.

Jean. Mais nous n'aurons plus rien...

Madame Potard. Ce n'est pas ma faute; ça n'a pas rendu assez, voilà!... vous vous y êtes mal pris; avec un secret comme ça, vous auriez dû faire sauter sa banque!

Jean, même jeu avec l'agent. Vous n'avez bien eu que dix mille francs, vous, pour envoyer l'enfant en paradis.

Madame Potard. Chut!...

Jean, passant près de l'agent à gauche, et se trouvant au milieu. Mais enfin, n'en parlons plus... je ne veux pas plaider pour ça... je perdrais peut-être... Après tout, c'est juste; et si nous n'étions pas honnêtes entre nous!... Allons, ce qui est convenu est convenu: nous nous arrangerons tous deux comme nous pourrons. (*L'agent remet des billets à Jean.*) Vous devez avoir moitié, voilà... (*Jean donne les billets à madame Potard.*)

Madame Potard. A la bonne heure! (*Recevant les billets.*) Merci! (*Les comptant.*) Quinze, c'est le compte... je vais les serrer avec les autres... ceux que j'avais perdus et que tu as retrouvés...

Jean. Et que je vous ai rendus, j'espère!...

Madame Potard. Moins deux!... — Dix-huit et quinze font trente-trois!

Jean. En voilà une botte tout de même!

Madame Potard, *les mettant dans le tiroir de son secrétaire. C'est égal, ce n'est pas assez!*

Jean. Et pourtant ce sera tout; il n'y a plus moyen de retourner au plat, car il nous a fallu lâcher la cuiller, laisser la preuve contre la somme, la lettre contre l'argent.

Madame Potard. C'est dommage: une affaire qui réussit une fois peut réussir deux; une si bonne affaire!... ça m'a mise en goût!

Jean. Dame! si vous aviez encore quelque instrument de musique, pour le refaire chanter!

Madame Potard, *réfléchissant.* Oh!... attendez donc! ... je crois que j'ai gardé une poire pour la soif...

Jean, *lui pinçant le bout du nez.* Gourmande!

Madame Potard. Oui, je me rappelle... le baron m'a fait couper la marque de la serviette dont j'ai enveloppé l'enfant de sa fille... *(Elle cherche dans le secrétaire.)*

Jean. Fameux!... on peut encore lui tirer un grand air de trente mille francs avec ça!

Madame Potard, *ayant trouvé la marque et la leur montrant.* Voyez! la lettre H surmontée d'une couronne... baron Hoffmann.

Jean. Ça y est...

Madame Potard. Le linge vaut le papier, la marque vaut la lettre.

Jean, *prenant le coin de serviette où se trouve la marque.* Il chantera l'opéra tout entier.

Madame Potard. Et toujours moitié pour moi?

Jean. Ah! cette fois, nous sommes trois... il faut savoir un peu maintenant ce que monsieur veut faire... *(A l'agent.)* Qu'en dites-vous?...

Le Magistrat, *avec sévérité.* Femme Potard, au nom de la loi, je vous arrête comme coupable d'infanticide, comme complice du baron Hoffmann. *(Il remonte à la porte d'entrée et fait entrer deux gardes municipaux.)*

Madame Potard, *stupéfaite.* Qu'est-ce que c'est? ... Moi?...

Jean, *avec force.* Oui, toi... toi qui as avoué, toi qui as toutes les preuves... *(A l'agent.)* car les preuves, les voici, monsieur, dans ce tiroir... la marque et les billets du baron, dont huit sont troués d'un coup de mon crochet et salis de la boue de la rue, voyez! *(L'agent s'empare de tout ce qu'il y a dans le secrétaire.)*

Madame Potard, retenue par les deux municipaux. *Avec force.* Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!...

Le Magistrat. Point de bruit! Vous n'avez plus qu'à atténuer votre faute en servant la justice contre vos complices.

Madame Potard, à Jean, avec rage. Ah! brigand! c'est toi...

Jean, faisant la révérence. Oui, ma vieille, c'est comme ça que ça se joue. (*Les gardes entraînent madame Potard et sortent suivis de Jean et de l'agent.*) — Rideau de manœuvre.

DOUZIÈME TABLEAU.

Un riche boudoir chez le baron Hoffmann. Grande portière rouge au fond donnant sur un salon. À gauche et à droite portières plus petites. À gauche, une psyché. Du même côté, au fond, une toilette où sont deux femmes qui font les apprêts des habits de nocce de Claire.

Scène III.

CLAIRE, LE BARON, ROSINE ET UNE FEMME DE CHAMBRE.

Le Baron, debout près de Claire. C'est donc pour aujourd'hui enfin! Fais dépêcher tes femmes, et sois prête dans une heure... nos amis vont arriver... je reviens!...

Claire, assise devant sa psyché en costume de mariage, ayant déjà sa couronne et son bouquet. *Avec anxiété.* Où allez-vous? Vous me quittez... je ne sais pourquoi, je tremble...

Le Baron. C'est l'émotion de cette heureuse journée! Victoire... nous touchons au port... nous sommes sauvés; la lettre est brûlée, nous avons l'aveu de la jeune fille, et pour comble de bonheur une preuve, une preuve mortelle, contre l'homme qui la défend...

Claire. Ah! mon Dieu... encore... une victime?

Le Baron. La dernière!

Claire. Complice encore d'un nouveau crime!... je ne veux pas... je ne peux pas!... Ne me chargez pas tant... c'est au-dessus de mes forces... prenez garde!...

Le Baron. Eux ou nous!... il le faut!... cette fois, c'est le salut, c'est le repos, c'est la fin!

Claire. C'est l'enfer!

Le Baron. Je vais m'assurer du départ de cette femme... Hâte-toi, sois bientôt prête... je reviens!... (*Il sort par la gauche.*)

Scène IV.

CLAIRE, ROSINE et autres FEMMES DE CHAMBRE.

Claire, à part. C'en est donc fait, nous voilà hors d'alarmes... mais à quel prix, grand Dieu!... Entasser victime sur victime... et moi-même après toutes les autres, moi que l'on pare aujourd'hui pour l'autel... c'est le dernier sacrifice... Ah! je n'ose me regarder en face... tant je suis pâle!... je me fais peur!... (*À Rosine et aux autres femmes.*) Finissez, habillez-moi! voilez-moi! (*Les femmes posent le voile.*) (*À part.*) Il me semble que mon secret est écrit en lettres de feu sur mon front, et que je vais mieux le cacher ainsi... Couvrez-moi davantage!... Est-ce qu'il n'y a pas une tache sur ce voile?

Rosine. Une tache?

Claire. Oui, une tache rouge... là!...

Rosine. Non, mademoiselle... c'est le reflet des rideaux...

Claire. Ah! oui... c'est bien... laissez-moi!... (*Les femmes sortent.*) J'ai failli me trahir!... ma tête, mon cœur, éclatent... ce secret... ce fatal secret sort malgré moi... Il m'échappe de force... comme ces poisons qui brisent leur verre!... Il est dans l'air, sur ces murs, partout!... je le vois, je l'entends qui crie, qui me demande un berceau, un tombeau... (*Résolument.*) Vision, chimère!... courage jusqu'au bout!... Ce secret est sous terre, nul ne le sait, nul ne le connaît, nul ne peut le savoir... le crime est à une autre!... et, comme dit mon père, nous sommes sauvés!...

Scène V.

CLAIRE, LAURENT, LOUIS, puis ROSINE, puis LES INVITÉS, puis LE COMMISSAIRE, AGENTS, GARDES, MUNICIPAUX, enfin JEAN, MARIE, HENRI, DOMESTIQUES.

Louis, entrent, à Claire. Mademoiselle, on vous attend

au salon... (*La portière du fond relevée laisse voir dans le salon de derrière les invités de la noce. Claire se dirige vers eux.*)

Rosine, entrant toute troublée. Mademoiselle, je ne sais comment vous dire.. M. le commissaire de police qui veut vous parler.

Claire, étonnée. A moi!...

Le Magistrat, entrant. Aux agents et aux gardes municipaux. Que personne ne sort de cet hôtel et ne prévienne le maître à son retour... veuillez!... (*A Claire.*) Mademoiselle, je vous demande pardon de cette brusque visite; mais mon devoir, un devoir pénible, m'oblige à venir ici, sur la révélation d'un homme que votre père a dénoncé...

Claire, tremblante. Veuillez attendre mon père ici, monsieur... (*Elle va pour se retirer.*)

Le Magistrat. Restez, mademoiselle... Je dois vous interroger, vous et votre père, et faire une confrontation nécessaire à la justice. (*Mouvement général.*)

Claire. Mais mon père est absent, monsieur... et...

Jean, avec sa hotte et son crochet, paraissant au fond du salon, et venant dans le boudoir avec Marie et Henri. Votre père est arrêté!...

Claire, épouvantée. Arrêté!... Qu'y a-t-il?

Jean. Il y a, pour l'instant, que M. le commissaire nous a tous invités à vos nocces...

Claire, voyant Marie et Henri. Ciel!...

Jean, terrible. Vous ne nous attendiez pas, je le vois bien!... vous alliez partir sans nous... Le bouquet, la couronne, le voile, il ne vous manquait plus rien, Dieu me pardonne... rien, que le droit de les porter!... Oui, monsieur le magistrat, cette femme qui porte ce bouquet de vierge a eu un enfant! cette femme qui porte cette couronne nuptiale l'a laissé tuer! cette femme qui porte ce voile blanc d'innocence a fait accuser de ses crimes une honnête fille, ma fille enfin! (*D'un coup de crochet il lui arrache son voile et le jette dans sa hotte avec un rire terrible.*) Ah! ah! ah!... chiffon comme le reste! ... à la hotte! à la hotte!...

Claire, pétrifiée. Ah! mon Dieu!... (*Elle chancelle.*)

Jean, d'une voix tonnante. Devant Dieu et devant les hommes, tu n'as pas le droit de porter ce voile!... Il servira de langes, ou plutôt de suaire à ton enfant... car ton enfant est mort, comme ton honneur!...

Claire. Grâce! grâce!

Marie, se jetant entre Claire et Jean. Oh! père Jean, vous si bon!

Jean. Eh! bien, c'est ça, défendez-la! Drôle de fille!..

Claire, avec explosion. Perdue!... perdue!... où fuir?... où me cacher?... Dans la tombe... La mort, la mort, maintenant que j'ai la honte!... je ne peux plus contenir le remords qui me tue!... S'il allait être éternel!... Ah! il faut que je parle, que je respire, que j'avoue...

Le Magistrat. Parlez!

Claire, d'une voix sanglotante. Arrêtez-moi donc à sa place... monsieur!... La coupable, la seule et vraie coupable, c'est moi!*)... J'ai tout méconnu, tout immolé, les droits, les devoirs de la nature, tout ce qu'il y a de saint et de sacré, à la peur du scandale, au faux honneur du monde!... J'aimais... mon père voulut me marier malgré moi... pour mieux résister à mon père, je cédaï à mon amant.. Je devins mère... Pardon! pardon! mon Dieu! Je voulais élever mon enfant, m'en séparer seulement jusqu'à mon mariage avec son père... Mais, hélas! le même jour, son père mourut en duel. Je ne pouvais plus réparer ma faute aux yeux du monde!... et j'ai changé la faute en crime pour la cacher... — Oui, j'ai perdu mon enfant pour sauver mon honneur... Et pour comble de crime, j'accusais l'innocente, qui, elle, pauvre fille, perdait son honneur pour sauver mon enfant. (*Mouvement d'horreur d'Henri.*) (*A Henri.*) Oui; monsieur... (*D'une voix éteinte.*) A elle, à elle donc cette couronne qui me déchire... ces parures qui me brûlent... tous ces symboles de pureté, d'amour et de bonheur!.. (*Elle détache la couronne et le bouquet qui tombent à ses pieds.*) Oui, à elle ma place, et à moi la sienne! A nous deux de la remercier... moi en mourant... vous, Henri, en vivant pour elle!

Marie. O pauvre femme!... pardon pour elle, mon Dieu! merci pour moi...

Jean, essuyant une larme. Eh bien! est-ce que je vais lui pardonner aussi?...

Claire. Ah! je mourrai soulagée... ces larmes qui coulent de tes yeux éteignent les feux de l'enfer!

Jean, regardant à la portière de droite. Le baron!...

Claire. Ah! emmenez-moi, emmenez-moi!... je meurs... (*Rosine et les femmes l'emmènent mourante.*)

Jean, au commissaire. Maintenant, à l'autre!... au plus

*) A couper, pour la représentation, depuis: *J'ai tout méconnu*, etc., jusqu'à *la faute en crime pour la cacher*... inclusivement.

coupable!... Vous savez, vous m'avez promis... laissez-moi finir, mettez-vous là!... (*Il fait sortir le magistrat par le fond. A Marie et à Henri.*) Vous, là!... (*Il les fait sortir par la gauche. A Laurent.*) Vous, filez par ici. (*A Louis qu'il pousse*), et vous, mon beau buveur d'eau-de-vie, allez voir à la cave si j'y suis! (*Il fait sortir ces deux derniers par le fond, et se cache vers la portière de gauche.*)

Scène IV.

LE BARON, LE PÈRE JEAN.

Le Baron, entrant de droite sans voir le père Jean. Avec joie. Elle est partie... tout est dit, je n'ai plus rien à craindre!... Allons au salon. (*Il va pour sortir.*)

Jean. Un moment!

Le Baron, reculant de surprise. Le chiffonnier!

Jean, calme et railleur. Oui, monsieur le baron.

Le Baron. Ici?

Jean. Ici!

Le Baron. Comment?

Jean. Ça vous étonne?

Le Baron, avec violence jusqu'à la fin. Tu t'es évadé?

Jean. Il me tutoie!... Dites donc, nous n'avons pas gardé les billes de banque ensemble.

Le Baron. Comment es-tu là, misérable?

Jean. Encore tu!... Je vais te le dire... ta fille est arrêtée.

Le Baron. Ma fille!

Jean. Arrêtée et confessée.

Le Baron. Ma fille! impossible... (*Sonnant et appelant.*) Claire, quelqu'un, holà!

Jean. Sonne, appelle, personne ne répondra.

Le Baron, avec angoisse. Personne!

Jean. Personne que moi... et je ne suis pas là pour rien, n'est ce pas?

Le Baron, à part. J'ai peur!

Jean. Je suis là pour te faire arrêter à ton tour, entends-tu?...

Le Baron, faisant un mouvement de sortie vers la porte. Oh! il faut que je sache...

Jean, lui barrant le passage. Minute!... je n'ai pas fini... nous avons un autre compte ensemble!

Le Baron. Que dis-tu?

Jean, lui présentant le crochet. Tiens, connais-tu ça? regarde; il y a encore dessus la rouille du sang de Jacques Didier!

Le Baron, avec violence. Laisse-moi sortir...

Jean, levant le crochet sur lui. Ah! oui, toujours la poigne, la poigne d'hier, la poigne du quai!... c'est bien ça! mais connu cette fois... pas tous les jours fête! je ne suis pas soûl comme hier, comme sur le quai où nous n'étions que deux, deux chiffonniers, où l'un des deux a fait le crime, toi ou moi...

Le Baron. Moi, moi, baron Hoffmann!

Jean. Baron de la hotte! toi, double gueux! Tu as tué l'homme aussi vrai que tu as tué l'enfant! le premier crime a produit le second, et le second prouvera le premier. La Potard a parlé... tout est dit, su, connu, perdu; et ceux qui ont arrêté ta fille vont revenir te chercher.

Le Baron, écrasé. Mort!

Jean. Non, je ne veux pas te livrer, et je vais maintenant t'ouvrir les portes!

Le Baron. Quoi! tu voudrais me sauver?

Jean. Non, te punir!... La mort, c'est trop doux pour toi... d'ailleurs tu ne la crains pas... puisque tu voulais te noyer... Je veux t'infliger une peine plus dure... la vie.

Le Baron. Comment?

Jean. La vie de misère, que tu n'as pu supporter... (Lui montrant le crochet ainsi que la hotte.) Allons, reprends ce crochet, cette hotte que tu n'aurais pas dû quitter, et va vivre là-dessous le reste de tes jours, je t'y condamne à perpétuité. On ne trouvera pas le baron millionnaire sous la hotte du chiffonnier, va!...

Le Baron, hésitant, puis acceptant avec un geste d'espoir. Eh bien! allons. (Il va vers la porte, au même instant la grande portière s'ouvre, il voit paraître le commissaire, les agents et les municipaux.) Ah!...

Jean, jetant la hotte et le crochet. Déraillé!

Le Magistrat, au baron. Restez, monsieur!...

Le Baron, écrasé, placé au milieu du théâtre entre les agents et les gardes qui occupent le fond, Henri et Marie qui sont rentrés par la porte de gauche, le magistrat et Jean qui masquent la porte de droite. Eh bien, donc! qu'il s'achève d'un coup, ce long suicide de tous les jours, de toutes les heures, ce suicide du crime!... Tant mieux... c'est la fin de l'agonie!... Non! je ne suis pas Pierre Hoffmann... je suis

Pierre Garousse, et j'ai tout fait pour éviter la misère... Aujourd'hui comme il y a vingt ans... plutôt la mort, plutôt le bourreau que la misère!... (*Il sort avec le commissaire; les agents et les municipaux suivent.*)

Jean. Chacun son goût!

Henri, à Marie. Ah! Marie, quel bonheur!

Marie, avec sympathie pour les coupables. Ils souffrent, Henri!...

Jean. Je l'avais bien dit... (*Remettant les billets à Henri.*) Ah! monsieur Henri, voici vos trente mille francs!

Henri. O mon noble ami, ô notre vrai père, gardez-les! Tout ce qui est à nous est à vous... vous vivrez avec nous.

Jean. Non, non, elle est heureuse; il ne me faut plus rien... Ah! si!...

Henri. Quoi donc?

Jean. Une hotte neuve!

Marie s'agenouille devant Jean, placé entre elle et Henri qui lui prend les mains avec reconnaissance. — Rideau.

FIN.

Imprimé chez Ch. Schultze à Berlin.